Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# ZAMBEDDIN,

## *HISTOIRE*

## ORIENTALE.

A AMSTERDAM,

*Et se trouve à PARIS,*

Chez DELALAIN, Libraire,
rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVIII.

BIBLIOTHEQUE

PQ
2007
.M6A79
1768

Coll. spec

# ZAMBEDDIN,

## HISTOIRE

### ORIENTALE.

ZAMBEDDIN nâquit au tems des Fées, dans la Grande Tartarie, dans un de ces Royaumes Orientaux, qui ne ſont pas marqués ſur la carte. La joie que ſa naiſſance avoit cauſée à ſes parens, fut bien diminuée au bout de quelques années par ſon exceſſive laideur ; elle devint telle que les Courtiſans même les plus

flatteurs n'oſoient prendre la défenſe de ſa figure ; on le cacha le plus long-tems qu'on put à ſa mere ſous divers prétextes ; & lorſqu'il fut abſolument impoſſible de ne point lui faire voir, quelques ſoins qu'on eût pris pour l'y préparer, elle en fut effrayée au-delà de tout ce qu'on peut dire. Le Roi demeuré veuf bientôt après, pleura ſa femme, ou ne l'a pleura point ; cela ne fait rien à notre hiſtoire, & ne ſongea qu'à s'occuper de l'éducation de ſon fils, pour réparer autant qu'il ſeroit poſſible les diſgraces de la nature, par les agrémens de l'eſprit & du caractere. Il y trouva peu de difficulté, ſoit que

la nature en eût pris ſoin d'elle-même, ſoit que ce fût un don de quelque Fée, dont les hiſtoriens trop attachés au Prince, nous ont fait un miſtere pour lui en laiſſer tout le mérite.

Zambeddin dès ſa plus tendre enfance avoit l'art de ſe faire aimer. La plus grande douceur dans le caractere, le plus grand déſir de plaire, jamais un moment de hauteur ni d'humeur ; amuſant dès qu'il ſçut parler, ayant compris de bonne heure, & cela ſans qu'on lui eût jamais dit, que les agrémens de la figure ſervent beaucoup moins que l'extrême laideur ne peut nuire ; il diſoit avec beaucoup de diſgrace des

choſes faites pour plaire & à force d'en dire, il y réuſſiſſoit. Tous ceux qui étoient auprès de lui, étoient ſans ceſſe charmés des marques d'attention & de bienveillance qu'il leur donnoit; toutes les femmes de ſa cour en rafoloient; ſa généroſité & ſa galanterie ſe déployoient dans toutes les occaſions, & tout le monde faiſoit des vœux les plus ardens pour qu'il paſsât quelque Fée qui peut rémédier au défaut de la natute : il en venoit beaucoup; car c'étoit une grande route; elles étoient recues au palais avec magnificence, mais elles ètoient ſi accoutumée à entendre louer leur biénfaiſance, leurs

attraits, leurs belles qualités, qu'elles prenoient ces complimens pour une vérité, & on ne récompenſe pas ceux qui la diſent.

Zambeddin ſe promenoit un jour dans un bois auprès de la Ville, dans une caléche découverte avec ſes Gouverneurs, il rencontra deux femmes à pied, qui paroiſſoient marcher avec quelque difficulté ; comme elles n'avoient pas l'air de perſonnes du commun, il fit arrêter, leur demanda par quel haſard elles étoient ainſi ſeules & ſans ſuite, & apprenant que leur voiture avoit caſſée à quelques diſtances, il demanda à ſon Gouverneur per-

miſſion de leur donner place, & il les fit monter avec lui. Leur converſation fit bientôt connoître que le Prince avoit eu raiſon d'en bien augurer ; elles y déployoient un agrément qui ſervit à faire briller celui de Zambeddin ; car le plus grand mérite de ſon eſprit étoit de ſe proportionner ſi naturellement à celui des autres, qu'il n'en montroit jamais que ce qu'il en falloit pour ne pas leur paroître ſupérieur ; ce qui doit faire conjecturer que s'il s'étoit trouvé à quelque ſéance publique d'Académie, il y auroit fait voir un eſprit ſublime.

Arrivées à la Ville, les deux Dames demanderent à être con-

duites au Palais, où elles ſe firent connoître pour deux Fées. Le Roi enchanté que ſon fils ſe fut ſi bien conduit à leur égard, ſe plaignit de ce qu'il lui avoit laiſſé ignorer leur arrivée. On illumina le Palais, on raſſembla la Cour, & le cercle fut très-beau. Nos deux Fées étoient un peu ſur le retour, les complimens ſur la beauté débités aſſez froidement, ne réuſſiſſoient guères auprés d'elles.

Zambeddin, en voyant à une qui étoit bien buſquée dans ſon corps, une taille longue & bien roide, s'aviſa de dire qu'avec une ſi belle taille, elle devoit naturellement aimer à danſer les allemandes:

elle fit un ſourire de complaiſance, & ſur le champ on mit un bal en train. Comme ſa compagne ne marqua pas en avoir un égal déſir, Zambeddin qui avoit une jambe d'un demi-pied plus longue que l'autre qui étoit crochue, lui propoſa de jouer au Wiſch, & en lui donnant à tirer, lui dit que ſon ajuſtement alloit très-bien à l'air de ſon viſage, & tout ſimple qu'il étoit, ne cédoit en rien à la plus grande parure; il trouva qu'elle jouoit à miracle, ſe laiſſa quereller tant qu'elle voulut, convint toujours qu'il avoit tort, & réuſſit par conſéquent à bien amuſer ces deux compagnes de voyage : elles con-

tinuerent leur route le lendemain ; en faiſant connoître qu'elles étoient fort ſatisfaites de la manière dont elles avoient été reçues.

Quelques jours après, Zambeddin en paſſant par une galerie, découvrit ſur une encoignure un coffret de la Chine, enrichi des plus belles pierreries du monde, au lieu de ſerrure, il y avoit un petit cadenat d'or à ſecret, à côté un petit porte-feuille de maroquin vert ſur le fermoir duquel étoit écrit, au Prince Zambeddin. Il l'ouvrit, y trouva d'abord un petit billet qui diſoit que le coffre de la Chine appartiendroit à la perſonne qui

ſçauroit l'ouvrir. Sur le cadenat étoient gravés différentes lettres, la clef n'y pouvoit entrer, que lorſque ces lettres étoient arrangées d'une certaine maniere. Elles ſe trouvoient toutes répétées ſur vingt-quatre bandes de papier, Zambeddin en prit une pour lui, diſtribua les autres aux perſonnes des deux ſexes les plus diſtingués; le coffret fut dépoſé entre les mains du Roi, on ſe raſſembla le ſoir pour en faire l'ouvertute, perſonne n'y put réuſſir. Zambeddin ſe préſenta le dernier; les lettres qu'il avoit arrangées formoient en langue Chinoiſe le mot *plaire*, & le cadenat s'ouvrit auſſitôt. Le coffre

contenoit un nombre conſidérable de bijoux, auſſi agréables par leur élégance, que précieux par leurs matieres. Il les diſtribua ſur le champ à toutes les perſonnes qui avoient inutilement travaillés à ouvrir le coffre, & fut aſſez heureux pour donner à chacun le bijou qu'il auroit choiſi lui-même; il ſe reſerva le coffre, & une tabatiere, qui à ſon avis en faiſoit le principal ornement: c'étoit une boëte qu'on imagine bien montée à la grecque, ſur laquelle étoit un médaillon entouré de diamans qui renfermoit le portrait de la plus jolie perſonne du monde. Zambeddin ſentit ſon cœur ému pour la premiere fois,

il ne fit voir le portrait qu'au Roi, ſon pere, qui ouvrit la boëte, il y trouva deux bagues parfaitement ſemblables, chacune d'un ſeule diamant, d'un prix ineſtimable. Zambeddin mit la boëte dans ſa poche, & l'en tiroit à tout moment pour en conſidérer le portrait.

Dans le Royaume ſoumis à l'Empire des Fées, l'uſage étoit que lorſque l'hériter préſomptif touchoit à ſa dix-huitiéme année, il fit ſeul & ſans ſuite, (autre qu'un Ecuyer, meuble indiſpenſable aux Héros) un voyage, pendant lequel il lui arrivoit pluſieurs aventures, que la protection des Fées rendoit plus ou

moins intéreſſantes & célébres.

Il fut donc queſtion de faire partir Zambeddin, il n'étoit pas propoſable de le faire monter à cheval, il n'auroit jamais pu s'y tenir ; on ſe détermina à lui donner un cabriolet d'une ſimplicité élégante ; un cheval le mieux dreſſé qui fût jamais, & un Négre leſtement habillé compoſerent tout ſon équipage. Il partit vers le ſoir en préſence de toute la Cour, qui témoignoit prendre à ſa deſtinée, cet intérêt qu'on ne peut s'empêcher de ſentir pour ceux auxquels on eſt tendrement attaché ; & au milieu des vœux de tout le peuple, il prit au ſortir du parc, le premier chemin que le haſard lui offrit.

C'étoit dans le cœur de l'été, dans le plus beau Pays du monde, où il n'y avoit de différence de la nuit au jour, qu'un peu plus de fraîcheur & moins de clarté. Les fruits qui pendoient aux arbres de tous côtés, ſervoient également à embellir la plaine, & à rafraîchir les voyageurs. Des fontaines interrompoient de tems en tems la tranquilité & le ſilence, par un doux murmure qui ſe mêloit au chant des oiſeaux, & lorſque Zambeddin étoit las de contempler un ſpectacle ſi beau, il conſidéroit le portrait qui étoit ſur ſa boëte. Un ſoir qu'il étoit dans cette occupation aſſis au coin d'une haye : voilà une belle

boëte & un joli portrait, dit tout à coup un homme qui se trouva sur son épaule, sans qu'il s'en fût apperçu ; si vous voulez me la vendre, je vous en donnerai tout l'argent qu'il vous plaira ; Zambeddin tourna la tête, & vit un homme superbement habillé, dont le cheval étoit ainsi que son cabriolet à quelque pas de distance : je suis fâché, dit Zambeddin, en serrant sa boëte, de ne pouvoir faire ce qui vous est agréable, mais ma boëte n'est point à vendre. Voulez-vous la troquer, repartit l'Inconnu, pas d'avantage, dit Zambeddin ; c'est une fantaisie, repartit l'Inconnu, qu'il faut absolument que je sa-

tisfaſſe, & vous feriez moins de difficultés ſi vous ſçaviez que je ſuis..... Tout ce qu'il vous plaira, dit bruſquement Zambeddin, mais vous n'aurez pas ma boëte; mais dit l'Inconnu, en hauſſant la voix, je ne ſuis pas accoutumé à me voir manquer de complaiſance par des gens de votre eſpèce, j'aurai la boëte de force ou de gré: de force, reprit Zambeddin, en pâliſſant de colère c'eſt ce qu'il faudra voir; mais je crois, mon petit ami, dit l'Inconnu, que vous voudriez jouter contre moi: je conviens, dit Zambeddin, que la partie n'eſt pas égale, mais voilà tout. Il recula quelques pas, & porta

la

la main à ſon cimetère ; mais au même inſtant il s'éleva un orage épouventable, l'air s'obſcurcit, les tourbillons de pouſſiere enveloppèrent Zambeddin, qui fut renverſé ſans beaucoup de difficulté ; lorſque cet orage fut diſſippé, il retrouva ſon cabriolet à côté de lui, & après avoir attendu aſſez long-tems ſon adverſaire, qui apparemment avoit été entraîné ailleurs, il remonta en voiture, & continua ſon chemin. En paſſant auprès d'un boſquet, l'agrément du lieu, l'eau limpide d'une fontaine & la beauté des fruits, l'inviterent à y entrer. Colibry ( c'étoit le nom du Negre ) prit ſoin de la voiture, Zambed-

din s'approchoit de la fontaine, lorſqu'un homme vint à lui : permettez, Seignenr, lui dit-il, fort reſpectueuſement que je vous mette en attitude ? De cette façon vous ſerez à merveilles ; votre tête un peu plus ſur l'épaule gauche, pour que je vous voye en trois quarts, & en fort peu de tems vous ſerez quitte de moi. Dites-moi, je vous prie, répondit Zambeddin, aſſez étonné de quelle utilité il peut vous être que je ſois ainſi placé : ne voyez-vous pas, Seigneur, cette palette, cette toile, ces pinceaux ? J'ai ordre de tirer les portraits de tous les héritiers préſomptifs des Royaumes circonvoiſins, &

ſçachant que vous paſſiez par ici.... Mais, interrompit Zambeddin, je vous prie de vous en diſpenſer, ma figure n'eſt pas aſſez attrayante pour déſirer qu'elle paſſe à la poſtérité : je dois, répondit le Peintre, obéir aux ordres de la Fée Souveraine ; une jeune Princeſſe qui eſt à marier, doit choiſir entre tous les Princes celui dont la figure lui plaira le plus. Comme je ſuis ſûr, répondit Zambeddin, que ſon choix ne tomberoit pas ſur moi, je renonce volontiers à l'eſpérance d'être connu d'elle par mon portrait. Eh ! pourquoi cette modeſtie, répondit le Peintre, vous êtes beaucoup mieux que vous ne penſez ;

ce ſont un des chefs-d'œuvre de mon art de vous peindre très-reſſemblant, & avec une figure très-agréable ; j'aime mieux le croire, répondit en riant Zambeddin, que de vous en donner la peine, & comme je ne veux point avoir le ridicule de m'être figuré que cela ſoit poſſible, vous me peindrez, ſi vous voulez. mais certainement ce ne ſera pas de mon conſentement, & je ne me tiendrai pas dans la poſture gênante que vous me propoſez. Vous me piquez d'honneur, s'écria le Peintre, & quelqu'obſtacle que vous y apportiez, je vous peindrai reſſemblant & fort joli. Zambeddin continue

de rire, le Peintre de travailler; le cheval de paître, & Colibry de dormir. Quoiqu'il fît fort chaud, il y avoit du feu dans un coin du bosquet, & auprès une bouilloire remplie d'eau. Le Prince qui vit qu'elle alloit répandre, imagina que ce seroit rendre un service à la personne à qui elle appartenoit de la retirer du feu, ce qu'il fit. Peu après une vieille femme arriva tout en nâge, & s'adressant à Zambeddin. Ah! mon enfant, lui dit-elle, quel service vous m'avez rendu! que c'est bien fait d'être obligeant à votre âge: si une seule goute de cette eau s'étoit répandue, il me seroit arrivé les plus grands mal-

heurs du monde ; ſi je l'avois pû prévoir, répondit Zambeddin, je l'aurois retirée avec encore plus de zèle & d'empreſſement ; je veux, dit la vieille, vous en témoigner ma reconnoiſſance, & tirant de ſa poche une petite phiole de verre, elle la remplit de l'eau qui étoit dans la caffetiere : Tenez, dit-elle, vous avez de l'eſprit, je ne puis vous dire les occaſions où vous pouvez faire uſage de cette eau ; mais ſouvenez-vous qu'elle peut vous être d'une grande utilité, & que comme elle eſt le prix d'un bienfait, elle doit vous procurer de grands avantages. La vieille emporta ſa caffetiere, & éteignit ſon feu ;

le Peintre plia ſon ouvrage, & fit une profonde révérence à Zambeddin, qui remonta en cabriolet, & continua ſa route.

Un ſoir qu'il paſſoit par une délicieuſe prairie, comme elles ſont toujours dans ce pays-là, il apperçut un loup aſſis ſur un tapis de turquie, & à côté une brebis d'une blancheur éblouiſſante ſur un carreau de velours bleu. Zambeddin élevé dans le pays de la Féérie, comprit d'abord que c'étoit l'effet d'un enchantement : au lieu de s'éloigner comme nous ferions aujourd'hui, il s'approcha au contraire, & dit au loup de l'air le plus honnête, Seigneur loup, je ſuis perſuadé que vous

n'êtes pas ce que vous paroiſſez être, & s'il eſt poſſible de vous rendre votre premiere forme, je m'eſtimerois très-heureux de pouvoir y contribuer. Le loup ne répondit rien, parce que les loups parlent rarement ; mais quittant l'air ſoucieux qu'il avoit eu juſques-là, il regarda Zambeddin avec un air de complaiſance. Nous allons, pourſuit Zambeddin, Colibry & moi, parcourir à pied toute cette prairie, voulez-vous bien avoir la complaiſance de tenir la bride de mon cheval. Le loup continuant ſa mine gracieuſe, avança la tête, & prit avec les dents la bride que Zambeddin lui préſentoit ; après une recherche

cherche inutile, Zambeddin se rapprocha : je n'ai rien trouvé, dit-il, au loup, qui pût indiquer aucune espèce de talisman ; mais aimable brebis, oserois-je sans troubler votre sommeil, vous déplacer quelques momens, il dérangea en même-tems le carreau de velours bleu, & le loup prit le visage du monde le plus gai, à l'aspect d'un anneau d'acier que Zambeddin apperçut ; & qui lui servit à lever une pierre noire, dans laquelle il étoit arrêté. Cette pierre fut à peine levée, qu'il en sortit le plus superbe feu d'artifice qu'on ait jamais vu, il dura très-longtems & couvrit toute la plaine ; mais lorsque ce bril-

lant ſpectacle eut ceſſé, le Prince apperçut un magnifique jardin, & un Palais formé de marbres les plus précieux, dont il vit deſcendre un Prince & une Princeſſe, ſuivis d'une Cour nombreuſe qui s'approcherent de lui. Les expreſſions de la plus vive reconnoiſſance, furent celles dont ils ſe ſervirent en lui adreſſant la parole ; Loupian & Brebiane, c'étoient leurs noms, l'inviterent à venir partager les amuſemens de cette heureuſe journée, la fête la plus ſuperbe, & le ſouper le plus ſplendide dont ils lui firent les honneurs ; les ſpectacles, les jeux, les danſes, ſeroient trop longs à décrire ; & lorſque la fête

fut terminée, Zambeddin fut conduit dans un appartement où il passa tranquillement le reste de la nuit.

Le lendemain, comme il achevoit de s'habiller, il vit entrer Loupian dans sa chambre : Je viens, lui dit-il, vous réiterer non les assurances de ma reconnoissance, je serai peut-être assez heureux quelques jours pour vous la témoigner ; mais comme le plus sincere de vos amis, je viens sçavoir de vous ce que je ne pus vous demander hier durant le tumulte d'une fête ; apprenez-moi de grace qui vous êtes, quelles sont les raisons qui vous ont conduit en ces climats, & quel doit

être le but de vos voyages. Zambeddin après avoir satisfait à toutes ses questions, lui témoigna aussi la même curiosité d'apprendre ses aventures, & Loupian lui en fit le récit en ces termes :

Le Roi, mon pere, & celui de Brébiane, étoient enfans des deux freres, leurs Etats se joignent, & il seroit impossible de connoître les limites qui les séparent, s'ils n'étoient indiqués par une petite riviere que l'on peut passer à gué dans tous les tems. Ainsi unis par l'amitié que par les liens du sang, ils passoient l'un chez l'autre la plus grande partie de l'année, & n'ayant eu

d'autres fruits de leur mariage que Brebiane & moi, ils réſolurent de réunir par notre alliance & leurs familles & leurs Etats. L'inclination que nous prîmes l'un pour l'autre, ſeconda ſi bien leurs intentions, que dès la plus tendre enfance, nous n'eûmes pas de plus grand plaiſir que d'enviſager le moment fortuné qui devoit nous unir; ce fut notre eſpérance la plus chere & le but de tous nos déſirs. Nous approchions du tems fixé pour notre mariage, lorſque la Fée Guenuche paſſa par la Cour du pere de Brebiane avec le Prince Tulipan ſon fils, qu'elle venoit de préſenter à la Fée Souveraine. Tulipan fut é-

bloui de la beauté de Brebiane ; & comme il avoit l'heureux talent de se croire de tous les mortels le plus aimable, il ne douta point que Brebiane n'eût pour lui les sentimens qu'il avoit conçus pour elle ; il le dit à sa mère qui, sur la parole de son fils, se garda bien d'en douter, elle étoit prévenue pour lui au point de ne l'appeller jamais que Charmante Créature : véritablement il étoit bien fait, il avoit tout ce qu'il faut pour plaire, excepté le talent d'y réussir. Par un malheur inconcevable, il ne peut rien dire, il ne peut rien faire qui ne déplaise à tout le monde ; mais il a le bonheur d'être toujours con-

tent de lui. Comme l'avantage d'être fils d'une Fée, nous obligeoit d'avoir pour lui toutes sortes d'égards, & que d'ailleurs elle ne s'imaginoit pas qu'il dût faire un long séjour auprès d'elle; Brébiane se contraignit pour recevoir ses empressemens avec un air de politesse, qui lui persuada bientôt qu'elle y joignoit un intérêt secret; il étoit pareillement persuadé que j'avois pour lui une amitié sincère; il me fit l'honneur de me choisir pour le confident de sa passion, & dans les premiers tems Brébiane & moi, nous nous en amusions. Un jour que nous nous promenions ensemble dans les jardins, Tulipan avoua qu'il étoit

dans le plus grand étonnement ; de ce qu'ayant engagé la Fée Guenuche à demander Brébiane en mariage pour lui : cette propoſition avoit été reçue avec la plus grande froideur ; il m'aſſura que Brébiane n'avoit pas été conſultée ; mais en même-tems il ſe flatta que c'étoit un léger orage, dont il me promit de m'annoncer bientôt la fin. Il ſeroit toujours reſté dans la perſuaſion que je n'étois pas ſon rival, parce qu'il n'imaginoit pas qu'il en pût avoir ; ſi malheureuſement la Fée Guenuche n'eût entendu une converſation que j'eus avec Brébiane. Je lui donnois la main pour traverſer une

galerie qui conduiſoit chez la Reine, ſa mere, elle voulut auparavant quitter ſon mantelet, il n'y avoit auprés d'elle perſonne de ſa ſuite à qui elle pût le remettre ; je lui conſeillai tout bas de le donner à Tulipan qui me paroiſſoit tout propre à garder les manteaux ; elle ſourit ſans me répondre. Je ne m'apperçus pas que Guenuche m'avoit entendu, c'en fut aſſez pour la convaincre que je trahiſſois les intérêts de ſon fils : le peu d'empreſſement que le Roi témoignoit pour cette alliance, lui perſuada que toute la Cour lui étoit contraire ; elle ne tarda pas à en tirer vengeance. On devoit ce jour-là faire une

promenade ſur un Canal qui embellit le Parc de la Maiſon de Plaiſance du Roi : pluſieurs petits batteaux étoient diſpoſés pour recevoir la Cour, ils devoient être conduits par tous les jeunes gens habillés en matelots de la maniere du monde la plus galante. Tulipan devoit être le pilote de celui qui devoit recevoir Brebiane ; je ne laiſſois pas que d'être en peine, parce que je connoiſſois toute ſa gaucherie, & j'aurois fort ſouhaité qu'elle prit place ſur celui qui m'étoit deſtiné. Brebiane entra ſeul avec Guenuche dans la gondole de Tulipan : elle n'y fut pas plutôt placée, que le bateau s'éloigna d'abord

avec une extrême précipitation ; & dès qu'il fût au milieu du canal, il s'abîma sous les eaux & disparut entierement. Toute la Cour jetta des cris inhumains, croyant que la mal-adresse de Tulipan alloit faire périr Brebiane ; vingt plongeurs se jetterent dans le canal pour lui donner du secours, mais inutilement ils chercherent la barque. J'avois perdu connoissance au moment que cet accident étoit arrivé ; lorsque je revins à moi, je connus par le récit des plongeurs, que c'étoit au pouvoir de Guenuche qu'il falloit attribuer l'enlévement de Brebiane, & je songeai au moyen d'apporter remede à ce malheur.

Je volai chez ma tante Bredouillon la plus obligeante des Fées qui avoit pour toute sa famille & pour moi en particulier, l'amitié la plus tendre ; je lui eûs à peine conté ce qui venoit de m'arriver, qu'elle demanda sa voiture à Aërienne, & m'ayant exhorté à avoir bon courage, elle partit pour aller trouver la Fée Souveraine : Guenuche s'en étoit bien doutée, elle avoit prévénu ma tante, & elle avoit obtenu de la Fée Souveraine, la permission d'unir Tulipan à Brébiane. Bredouillon conta à toutes les personnes qu'elle trouva dans les anti-chambres ce qui venoit de m'arriver, & quoiqu'elle mit peu de

tems, parce qu'elle parloit fort vîte, elle répéta mon hiſtoire tant de fois, que Guenuche étoit déja repartie. Enfin elle parvint au cabinet de Souveraine qui fut très-étonnée, lorſqu'à travers de toute la volubilité de ſon diſcours, elle comprit que Guenuche lui en avoit impoſé; ce n'eſt pas que les Fées ne ſe donnent quelquefois la licence d'altérer la vérité, mais il ne faut pas que ce ſoit avec Souveraine, car c'eſt un crime qu'elle ne pardonne jamais; elle conſulta ſans diférer le miroir de vérité qui répréſente non-ſeulement les actions, mais encore les penſées de tous ceux qui y ſont dépeints.

Elle vît que Guenuche ne pouvoit être accusée de mensonge : son aveugle tendresse pour Tulipan lui avoit persuadé, comme il lui avoit dit, que Brebiane étoit sensible à sa passion ; & Tulipan avoit trop bonne opinion de lui, pour n'en être pas convaincu ; mais comme Brebiane lui étoit chere, elle ne voulut pas être la cause de son malheur. Elle permit à Bredouillon de monter dans le Char de la vengeance, d'aller enlever Brebiane & de la rendre à ses parens & à ma tendresse. Bredouillon partît après des complimens pour la Fée, qui pensèrent ne pas finir, elle monta dans un Char attelé de Dragons qu'un

nuage de feu transporta en un moment, dans le Palais de Guenuche ; imaginez quelle dut être sa surprise & son effroi, lorsque ce Char terrible s'abattit dans ses jardins. Les Dragons vomissoient des torrens de flamme & de fumée : Bredouillon parut au moment que Tulipan venoit apprendre à Brebiane qu'elle étoit destinée à lui donner la main, & comme il avoit été assez téméraire pour vouloir la lui baiser, Brédouillon fut témoin d'un soufflet à poing fermé qu'elle lui donna & qui lui fit voir vingt chandelles ; elle se jetta en même tems dans les bras de Brédouillon, & sans lui donner le tems d'achever

les reproches qu'elle faiſoit à Guenuche ; elle l'entraîna dans le Char qui, au même moment s'enleva dans les airs, laiſſant Guenuche & ſon fils dans la confuſion, la terreur & le déſeſpoir.

Un moment après, je me trouvai tranſporté dans le Palais du pere de Brebiane que je la vis paroître dans le Char avec ma tante Bredouillon ; mais ce Char n'anonçoit plus la terreur & la colere : le nuage de lumiére ſur lequel il étoit porté, ne m'inſpira plus que du reſpect & de l'eſpérance. Je préſentai la main à Brebiane pour deſcendre ; pénétré d'amour & de joie, je me jettai à ſes pieds ſans pouvoir proférer

férer une seule parole ; ma tante ne fût pas de même. L'histoire de tout ce qui venoit de se passer, dura plus de tems à raconter qu'elle n'en avoit mis à l'exécuter, & en finissant son discours, elle dit qu'il falloit sans différer nous unir Brebiane & moi, dès le lendemain ; en conséquence on donna tous les ordres pour les préparatifs d'une fête, & plus la perte de Brebiane avoit été sensible, plus on se préparoit à se livrer à l'allegresse la plus vive.

Mais quel fut le lendemain le désespoir de toute la Cour, lorsqu'au moment où l'on fut rassemblé, que la joie & la magnificence éclatoient partout, on s'ap-

perçût que Brebiane n'étoit pas dans ſon appartement ? mon pere qui venoit pour me l'apprendre, vît pareillement que je n'étois pas dans le mien, & après des recherches inutiles, il fallut en porter la nouvelle à ma tante Bredouillon : il n'étoit pas poſſible d'imaginer que Guenuche eût oſé rien entreprendre contre les ordres de la Fée Souveraine, dont la puiſſance étoit un frein qu'elle ne pouvoit rompre. Bredouillon après avoir diſcouru long-tems ſur cet événement, prit le parti de retourner chez la Fée Souveraine. Les Cours ſont orageuſes, Bredouillon, quoique bonne créature, avoit des en-

nemis ; à force de dire tout ce qu'elle ſçavoit, il lui échappoit quelquefois des choſes qu'elle auroit dû taire ; lorſqu'elle arriva chez Souveraine, elle eût beaucoup de peine à lui parler, Souveraine joua la ſurpriſe ; quoiqu'elle fut inſtruite de ce qui venoit d'arriver : elle lui fit voir dans le miroir de vérité, l'enchantement que vous venez de détruire. Vainement Bredouillon ſe jetta à ſes pieds, & tâcha par un torrent de paroles d'émouvoir ſa compaſſion en notre faveur : Souveraine lui dit, que quelquefois des conſidérations étrangères lui impoſoient des loix à elle-même : que je reſterois loup & Brebiane

brebis, jusqu'à ce que les conditions de notre désanchantement fussent remplies, mais elle lui promit que cette épreuve seroit la derniere, & que désormais rien ne troubleroit notre félicité; c'est à vous, cher Zambeddin, que nous la devons, soyez certain que nous n'en perdrons jamais la mémoire.

Pendant le séjour de Zambeddin, Loupian & Brebiane parurent se partager toujours entre l'amour & l'amitié; mais enfin, il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare; il fallut partir: au bout de quelques jours, Zambeddin apperçût une ville, il n'en avoit pas trouvé depuis qu'il étoit

en voyage ; ce n'eſt pas qu'il n'y en ait beaucoup, & toutes magnifiques dans l'Empire des Fées ; mais ſoit par le haſard ou la volonté de la puiſſance ſecrette qui dirigeoit ſes voyages, ce fut la première, ce qui fit grand plaiſir à Colibry qui aimoit infiniment la ſociété : comme ils approchoient des portes de la ville, ils virent une grande quantité de Troupes ſous les armes. Des fanfares ſe faiſoient entendre dans les airs : un homme à cheval accourut à toute bride en voyant un équipage qui avoit bonne mine, & demanda à Colibry ſi c'étoit le Prince ; Colibry qui n'imaginoit pas qu'il y eût dans le monde

d'autre Prince que le ſien, répondit qu'oui ; auſſi-tôt le Cavalier repartit comme un éclair. Peu après les troupes borderent la haye, les Généraux s'approcherent pour complimenter Zambeddin qui ne croyoit pas être ainſi attendu, il entra dans la ville au bruit des inſtrumens militaires & de plus de cent piéces de canon portées ſur le dos des chameaux. Un peuple immenſe contemploit ſa figure, ce qui lui faiſoit médiocrement plaiſir ; lorſqu'il mit pied à terre, les Généraux qui l'avoient accompagné, ſe joignirent aux Mandarins qui l'attendoient : on le fit entrer dans un ſallon meublé des plus belles étof-

ſes de la chine, où on lui ſervit des rafraîchiſſemens, & lorſqu'on imagina qu'il avoit eu aſſez de tems pour ſe repoſer, on le conduiſit à l'audience de la Reine; mais il avoit mis à profit le peu de tems qu'il avoit paſſé dans le ſalon. Il avoit trouvé moyen de s'inſtruire du nom des principales perſonnes dont il étoit entouré: il avoit dit aux Généraux qui l'avoient conduit des choſes obligeantes, ſur l'ordre des troupes & la maniere d'exécuter leurs évolutions; en un mot il avoit eu le tems de ſe concilier une bienveillance générale, & on ne faiſoit déja preſque plus attention à ſa figure. La Reine l'ayant reçu

de la maniere du monde la plus gracieuſe & avec toute la conſidération due à ſon rang. Zambeddin dut trouver qu'il s'en falloit beaucoup que ce Palais ne fut auſſi magnifique que celui du Roi ſon pere, il parut cependant en admirer les bâtimens & le goût avec lequel il étoit décoré. L'entretien ne fut pas long, la Reine le pria d'aller ſe repoſer quelque tems dans l'appartement qui lui étoit deſtiné, & de revenir à la fin de la journée, pour voir l'aſſemblée de toutes les Dames de ſa Cour.

Pendant que Zambeddin étoit au Palais, Colibry par ſon ordre s'occupoit à s'inſtruire de tout ce qui

qui regardoit cette ville. Dès qu'on se fût retiré, il lui apprit que le Royaume appartenoit à la Princesse Boudinette, fille de la Reine Bichonne, qu'ayant une extrême envie de se marier, elle recevoit magnifiquement tous les étrangers, jusqu'à ce qu'elle en eût trouvé quelqu'un digne de devenir son époux, qu'elle étoit fort difficile, & qu'elle en avoit déja refusé plusieurs ; au reste qu'elle avoit un excellent caractère, & qu'elle jouoit parfaitement bien du claveſſin.

Pendant que Zambeddin écoutoit le compte que lui rendoit Colibry, Boudinette faisoit à sa mere les plus instantes prieres pour

ne point l'obliger à paroître ; ce n'eſt pas qu'elle ne fut coëffée avec tout le ſoin poſſible, parce qu'on lui avoit annoncé l'arrivée d'un Prince très-aimable ; elle étoit venue à la faveur d'une jalouſie voir Zambeddin, ſitôt qu'il avoit paru, & il lui avoit déplu à tel point, que pour s'exempter de le voir, elle alloit déclarer qu'elle étoit malade prête à ſe faire ſaigner ſi il étoit beſoin, lorſqu'on vint annoncer l'arrivée d'un autre Prince : Certaine alors, que ce ſeroit celui qu'elle attendoit, elle courut mettre ſa parure à ſa perfection. Ce Prince arriva en effet, il fut reçu par la Reine avec les mêmes égards que

Zambeddin, conduit de même à son appartement où il demeura jusqu'au moment où on vint l'avertir ainsi que Zambeddin, de se rendre chez la Reine pour y passer la soirée. Tulipan, c'étoit lui-même, se donna bien de garde d'arriver avant que tout le monde fut rassemblé; en effet, c'est un coup de théatre que d'attirer ainsi les yeux de toute une Cour: à la vérité, il fallut essuyer le petit désagrément de n'avoir que la seconde place, car le Royaume de Zambeddin avoit la prééminence sur le sien, mais il se trouva tout naturellement placé auprès de Boudinette; ce n'est pas qu'elle fit aucun effet sur son

cœur : elle étoit petite, d'une taille courte & engencée, la gorge baſſe, un de ces teints gris qui font que le viſage n'a jamais d'air de jeuneſſe, mais elle étoit coëffée avec la plus grande prétention, & miſe avec beaucoup d'élégance; elle comptoit infiniment ſur le ſuccès de ſes charmes, & comme c'étoit pour Tulipan qu'elle avoit fait une toilette ſi recherchée; elle l'attendoit avec la derniere impatience; Tulipan ſelon ſon uſage de vouloir avoir la préférence auprès de la perſonne la plus diſtinguée, ou par le rang, ou par la figure, ne manqua pas d'entrer en converſation avec elle, parlant très-

haut, riant beaucoup, & cherchant à attirer à lui l'attention de toute la compagnie ; il y parvint en effet, mais d'une maniere qui ne lui fut pas avantageuse. Zambeddin qui ne pouvoit en conscience louer la figure de la Princesse, parla du moins avec éloge de sa parure. Tulipan l'interrompit pour lui dire qu'on ne se coëffoit plus ainsi bas à la Cour de Souveraine, & qu'assurément c'étoit de-là que devoient venir les modes. Il trouva que plusieurs des Dames faisoient mal la révérence, que ses diamans étoient montés à la vieille mode, citant à tout propos la Cour de Souveraine, au goût de laquelle il avoit

infiniment contribué. Bichonne qui se piquoit sur toutes choses d'agrément & d'intelligence dans les choses de goût, se trouva, on ne peut pas plus, offensée de tous les propos de Tulipan. Boudinette prit le parti de sa coëffure avec une aigreur dont tout autre que lui se seroit apperçu : enfin arriva l'heure du bal qui suivit le souper, où Tulipan n'avoit pas trouvé moins à blâmer que dans tout le reste. Le bal se donnoit dans une gallerie dont Tulipan proposa de réformer les ornemens, parce qu'ils n'étoient pas à la grecque. Lorsque tout le monde fut placé, il crût faire une bonne plaisanterie, en disant que c'étoit

à Zambeddin à ouvrir le bal, & Boudinette eût véritablement l'étourderie d'aller le prendre pour danſer. Zambeddin au lieu de ſe déconcerter, ſe leva, fit la révérence, & prenant enſuite la main de Boudinette, la baiſa très-reſpectueuſement, en diſant que c'étoit un bonheur auquel ſans cette occaſion, il n'auroit oſé prétendre. Bichonne qui étoit rouge de peur qu'il ne fut offenſé, fut ravie de la maniere dont il prenoit la plaiſanterie; elle obligea Boudinette à l'embraſſer; Zambeddin l'ayant enſuite priſe elle-même, l'embraſſa de même, & ils retournerent l'un & l'autre à leur place. Tulipan perſuadé que tout

le monde alloit l'admirer, ouvrit le bal avec Boudinette ; à la vérité, elle ne danſoit pas bien, mais au moins danſoit-elle en cadence, & ſçavoit-elle les figures : Tulipan au contraire manquoit la meſure à chaque moment, marchoit ſur les robes, déchiroit les manchettes, & dérangeoit toutes les coëffures ; il vouloit enſeigner des contredanſes dont il eſtropioit les airs & brouilloit les figures, enſorte que tout le monde le portoit ſur les épaules. Zambeddin qui voyoit Bichonne très-attentive à lui tenir compagnie, avoit demandé la permiſſion de ſe retirer d'aſſez bonne heure pour ne la point

contrarier, si elle avoit envie de danser ; mais Tulipan ne voulut jamais désemparer, & Boudinette en fut à tel point excedée, qu'après le bal elle reconduisit sa mere dans son appartement, & avant de se retirer, lui déclara que ces deux Princes lui étoient également odieux, & qu'elle ne pourroit jamais se déterminer à épouser ni l'un ni l'autre.

Bichonne n'étoit pas absolument de l'avis de sa fille, elle trouvoit Zambeddin très-aimable dans la conversation qu'ils avoient eu pendant le bal : elle lui avoit demandé à laquelle de toutes les Dames il donnoit la préférence ; c'est un des lieux com-

muns qu'on dit toujours aux jeunes gens ; il lui répondit, qu'assuré de ne pouvoir jamais être aimé, la beauté ne devoit pas avoir seule le droit de le décider, & qu'il étoit juste que l'esprit & le caractère entrassent dans la balance ; c'est-à-dire, répondit Bichonne que la figure vous est totalement indifférente : je ne dis pas cela, repondit le Prince en soupirant, mais fait comme je suis, seroit-il juste que la beauté & la jeunesse eussent sur moi les mêmes droits qu'elles ont sur tous les autres. Bichonne se rengorgea à ce discours, elle tira un petit miroir de sa poche, & en plaçant une mouche entre ses deux

sourcils ; en vérité, dit-elle, je suis de votre avis, il y a des agrémens qui valent la beauté, & qui doivent dans le cœur tenir le premier rang. J'en suis si persuadé, reprit Zambeddin, que, lorsque mon cœur se donnera, je tâcherai d'être assuré du caractère de la personne à qui je l'offrirai : ce n'est jamais que par un pareil choix que je puis me flatter que son hommage soit agréé. Bichonne dans ce discours, crut entrevoir qu'elle ne déplaisoit pas à Zambeddin, & quoiqu'elle n'eut point de projet, cela fait toujours plaisir.

Lorsque Tulipan étoit entré dans la salle du bal, Zambeddin

l'avoit reconnu pour l'homme qui avoit voulu lui enlever le portrait qui étoit sur sa boëte ; mais malgré une figure aussi remarquable, soit attention pour le portrait, soit pour quelqu'autre raison que j'ignore ; il est certain que Tulipan ne le reconnut pas. Il étoit de son devoir de faire la premiere visite à Zambeddin, & celui-ci sçavoit trop ce qu'il devoit à son rang pour le prévénir, mais après que Tulipan lui eût fait une visite avec toute la gaucherie dont il étoit capable, il la lui rendit avec une politesse & des manieres si nobles, qu'il enchanta toute la Cour ; ils partirent ensuite ensemble pour se ren-

dre chez la Reine, & ne ſçachant trop que dire, Zambeddin lui demanda s'il avoit des projets ſur la main de Boudinette : A vous dire le vrai, répondit Tulipan, je crois que cela ne me ſeroit pas fort difficile, il y a dans les Etats de la Fée Souveraine peu de partis à qui je doive céder, cependant ſans vouloir, pour la perſonne que j'épouſerai, afficher une fidelité que les circonſtances rendent preſque impoſſible aux gens d'une certaine tournure, je voudrois qu'elle eût aſſez d'agrémens pour me fixer au moins pendant quelque tems ; ſi vous voulez que je vous parle franchement, je trouve que c'eſt un par-

ci qui vous conviendroit fort. La trop grande beauté auroit pour vous des inconveniens que probablement elle n'aura pas pour moi, & ſi vous voulez me charger d'en faire l'ouverture, je le ferai avec une adreſſe dont vous n'aurez pas lieu d'être mécontent. Je puis dire ſans vanité, que c'eſt un de mes talens de conduire les affaires les plus délicates. Zambeddin le remercia, en lui diſant que le ſoin de ſon établiſſement regardoit le Roi ſon pere, & qu'il lui déplairoit à coup sûr, s'il faiſoit des démarches, ſans être inſtruit de ſes intentions.

Quelques jours après, Zambeddin ſeul dans ſon appartement,

s'occupoit le matin à considérer le portrait qui étoit sur sa boëte, & se reprochoit à lui-même l'attention & le plaisir que lui inspiroient cette vue. Il étoit étonné que le portrait d'une inconnue eut tant de droits sur son cœur ; il sentoit qu'il ne pouvoit jamais se flatter d'être aimé d'une personne aussi parfaite : Il ignoroit également son existence, & les motifs qui l'avoient engagé à lui faire ce présent, lorsqu'un bruit de trompettes qu'il entendit, le fit sortir de sa rêverie, & l'engagea à ouvrir sa fenêtre ; elle donnoit sur une parfaitement belle place, où ce bruit avoit attiré un peuple infini. Quatre Nains

montés sur des chameaux, sonnoient de la trompette, & précédoient un Elephant blanc magnifiquement enharnaché qui portoit deux litieres ouvertes ; dans chacune étoient deux timballiers superbement habillés, & entre ces deux litieres, un palanquin tout éclatant d'or sous lequel étoit assis un Géant, qui, lorsque les instrumens eurent cessés, cria d'une voix formidable : belle femme & joli Royaume à gagner. Avis à tous les jeunes Princes de l'Empire des Fées. » Mirazeid la plus » belle princesse du monde, offre » sa main & son Royaume à celui qui pourra délivrer le Roi » Miryshaheb son pere de l'enchan-

tement

» tement où il eſt retenu depuis
» tant d'années ; ceux qui ſe ſen-
» tiront aſſez de courage, de for-
» ce & d'adreſſe pour tenter cet-
» te périlleuſe entrepriſe, remet-
» tront leurs ſoumiſſions par écrit
» avec leurs ſignalemens, aux mains
» du Héros qui fait cette procla-
» mation.

La premiere idée de Zambed-din, fut de tenter une aventure où il y avoit de la gloire à acquérir, mais croyant la beauté de Mirazeid inférieure à celle de la perſonne dont il avoit le portrait, ce deſir fut bien tôt évanoui. Il avoit laiſſé ſa boëte ſur ſon ſécrétaire, il s'en rapprocha pour la conſidérer, lorſqu'il vit

une patte de chat blanc qui n'y étoit pas auparavant ; convaincu que cette patte devoit ſervir à quelque choſe, il la prit pour l'éxaminer, la trempa ſans beaucoup de réflexions dans un cornet d'encre de la chine qui étoit auprès de lui, & l'ayant approché d'une feuille de papier, il fut très-étonné de lui voir écrire beaucoup plus liſiblement qu'à une patte de chat n'appartient. Vos amis vous conſeillent de tenter l'aventure, ayez bonne eſpérance ; c'en fut aſſez pour le déterminer, il eſſuya avec grand ſoin la pate de chat qui diſparut auſſitôt, il attendit avec impatience que le héros avec tout ſon corté-

ge repaſſa ſous ſes fenêtres, & l'ayant fait appeller par Colibry, l'élephant s'approcha, & préſentant ſa troupe, prit de la main du Prince un papier conçu en ces termes ; « Zambeddin fils du Roi » de l'Iſle des Poupelains, ſe pré» ſente pour tenter avec l'agré» ment de la Fée Souveraine, la » délivrance du Roi Miryſaheb » Le Géant avoit fait la même proclamation ſous la fenêtre de Tulipan, lequel ne doutant de rien, s'étoit préſenté tout de ſuite, ſans penſer à autre choſe qu'à la beauté de Mirazeid, perſuadé que la plus belle princeſſe de l'univers devoit naturellement être ſon partage. Quant à ſon ſignale-

ment ; voici celui que la Fée Guenuche avoit soin de faire répandre dans tous les endroits où il devoit passer : » Le Prince Tulipan joint une taille de la plus » belle proportion aux traits les » plus réguliers. La vivacité de » ses yeux annonce celle de son » esprit, il a autant d'agrément » dans la conversation que de gra» ces dans toute sa personne. »

Le bruit se répandit bientôt à la Cour que les deux Princes vouloient entreprendre de détruire l'enchantement ; Boudinette en fut ravie dans l'espérance d'en être plutôt débarassée : Tulipan trouva très-plaisant que Zambeddin voulut entrer en lice, il lui en fit la ques-

tion avec un air d'ironie extrêmement déplacé, Zambeddin répondit qu'il avoit ouï dire qu'avec du courage & de l'esprit on venoit à bout de tout; qu'on avoit du courage à moins d'être un mauvais sujet, & que pour de l'esprit, personne n'étoit jamais convenu de n'en point avoir. Boudinette prit avec aigreur le parti de Zambeddin, parce qu'elle en vouloit d'ailleurs à Tulipan. Celui-ci répondit avec peu de ménagement, & ils se séparerent brouillés à couteaux tirés. Peu de jours après, un des trompettes leur apporta l'ordre de partir sans délai pour achever leur entreprise. Tous deux prirent congé de

Bichonne, de Boudinette, & de la Cour ; l'un autant regretté que l'autre l'étoit peu.

Tulipan malgré toute sa confiance, eut pourtant le bon esprit d'imaginer que le secours de Guenuche pouvoit lui être utile ; une fumigation de quelques grains de carabé auroient suffi pour une occasion ordinaire : l'importance de celle-ci fitq u'il y joignit trois pastilles d'ambre, & Guenuche parut aussi-tôt. Eh ! charmante créature, lui dit-elle, qu'avez-vous fait ? Votre courage vous a emporté, je vous en sçais bon gré, mais de toutes les entreprises que vous pouviez tenter, celle-ci est la plus difficile ; mon se-

cours n'y peut rien, c'eſt à l'eſprit ſeul à vous tirer d'affaire, je ne puis même vous donner aucun avis. Vous rencontrerez ſous vos pas tout ce qui doit vous faire réuſſir, le tout eſt de ſçavoir le mettre en uſage; je ſçais que ce que vous ne ferez pas, il y a peu d'apparence qu'un autre le puiſſe faire, mais le malheur d'autrui ne nous conſolera pas du vôtre. Comment répondit Tulipan d'un air déconcerté, ſi je n'en viens pas à bout, ce que j'ai peine à croire, je tomberai auſſi dans le même enchantement. Hélas ! oui, répondit Guenuche, vous ſerez puni de votre témérité; ma foi, répondit Tulipan, que Miryſaheb

s'accommode, je retire ma parole; non, dit Guenuche, il n'eſt plus tems, il faut partir & mettre en uſage pour réuſſir, tout ce que vous avez de courage & d'eſprit.

La porte par où Zambeddin étoit ſorti de la ville, fut la même que celle par où il y étoit entré. Tulipan eut grand ſoin de ſortir par la porte oppoſée, ce qui fatigua les troupes, & le fit maudire par les Officiers: ils ſuivirent chacun leur chemin, & on demandera peut-être celui qui terminoit leur route; c'eſt ce que je ne ſçaurois dire, ſoit qu'il y eût là-deſſus des regles qui ne ſont pas venues à ma connoiſſance, ſoit quelque autre raiſon que je

ne

ne ſçais pas, ils prirent chacun des chemins différens. Au bout d'un tems aſſez long, Zambeddin découvrit une maiſon dans une poſition agréable; il y avoit une enſeigne aſſez embrouillée, au bas de laquelle on liſoit, *bon logis à pied & à cheval*, Zambeddin y entra & Colibry appella pour qu'on vint le recevoir, une jeune fille ſortit de la maiſon. Quel fût l'étonnement de Zambeddin, quand il la reconnut pour l'original du portrait qui étoit ſur ſa boëte! s'il fut tranſporté de joie de la voir, il fut pénétré de douleur de l'état obſcur où il la trouvoit; car elle étoit vêtue en ſervante de caba-

ret ; elle aida à Colibry à dételer le cheval, à le conduire à l'écurie, à l'attacher au ratelier avec un air de douceur & de modeſtie qui perçoit le cœur de Zambeddin : elle le conduiſit dans une chambre aſſez propre, & comme elle lui demandoit ſes ordres pour le ſouper, elle entendit une voix qui crioit : Oh ! la fille ? & en même-tems, il apperçut Tulipan qui s'avançoit ſous le veſtibule. Ah ! mon ami Zambeddin, dit-il, je ſuis ravi de te voir, c'eſt une preuve que tu as pris la bonne route ; ſi tu veux nous ſouperons enſemble. Volontiers, répondit Zambeddin, & nous ferons, continua Tulipan, ſouper avec nous

la fille de l'auberge. Elle eſt jolie, l'as-tu vue? je viens de l'entrevoir, répondit Zambeddin, & ſur ſa phyſionomie, je crois que vous pourriez vous tromper en imaginant.... Ah! tu es délicieux avec tes égards; va, va, j'en fais mon affaire: Zambeddin ne répondit rien, il entra dans un aſſez joli jardin où conduiſoit le veſtibule, & rêva triſtement aſſez long-tems, ſans bien connoître l'objet de ſa rêverie. Enfin on vint l'avertir qu'on avoit ſervi, & il ſeroit mal-aiſé de dire qui l'emporta dans ſon cœur de l'étonnement ou du chagrin, lorſqu'il vît la jeune perſonne dont nous ayons parlé, venir ſe placer à

table entre Tulipan & lui. La décence de ſon maintien, la modeſtie & l'agrément de ſes diſcours, les graces répandues ſur toute ſa perſonne, furent bientôt la ſeule choſe capable de l'occuper, il n'eût pas beſoin de parler beaucoup ; Tulipan fit ſeul tous les frais de la converſation, & s'enyvra moins de vin que de ſon bavardage. Au deſſert, dans un tranſport de gaïté & de galanterie, il ſaiſit & baiſa la main de la jeune ſervante : elle en parut indignée, & retira ſa main avec dédain ; Zambeddin prit un air ſérieux, Tulipan dit que pour obtenir ſa grace, il falloit qu'il prît un baiſer ; elle fit un cri & ſe jet-

ta dans le jardin ; Tulipan après elle, Zambeddin enſuite qui parla à Tulipan avec beaucoup de vivacité. Tulipan le prit mal, de propos en propos, ils mirent l'épée à la main. Tulipan mal aſſuré ſur ſes jambes, chancela, s'enferra lui-même dans l'épée de Zambeddin, & tomba fort bleſſé ſur le gazon. Toutes les femmes qui étoient dans l'auberge, ayant entendu crier, ſe mirent à en faire autant ; les hommes ſe ſaiſirent de tous les uſtenſiles d'écurie ; on alloit s'égorger ſans ſçavoir pourquoi, Zambeddin prit un air impoſant qui fit taire tout le monde, & chacun retourna à ſa beſogne, ſans ſçavoir de quoi il

s'agissoit. Guenuche arriva toute échevelée au secours de son fils qui frémissoit de honte & de rage: elle l'assura que le serein avoit rendu la terre glissante, & qu'il étoit tout simple de faire des faux pas: les Fées ont le secret de guérir sur le champ toutes les blessures qui ne sont pas mortelles, & pour obvier à tout inconvénient, elle l'obligea de monter à cheval & de continuer sa route.

Le lendemain matin, Zambeddin qui avoit bien dormi, parce que la bonne conduite met du beaume dans le sang, se préparoit à partir, lorsque la vieille maitresse de l'auberge entra dans sa chambre. Elle venoit le remer-

cier de tout ce qu'il avoit fait la veille, & lui ſouhaiter un bon voyage, apprenant de lui qu'il alloit tenter l'aventure de l'enchantement de Miryſaheb, n'allez pas, lui dit-elle, prendre la grande route que vous voyez vis-à-vis de la maiſon, c'eſt celle qu'a ſuivi votre camarade, à deux mille d'ici, il a culbuté cul par-deſſus tête, & il eſt à courir après ſon cheval qu'il ne retrouvera peut-être pas de deux jours. Je vais vous indiquer un meilleur chemin: Petite fille, venez conduire ce Monſieur, ouvrez-lui la petite porte du jardin qui mene dans le verger; je vais envoyer ſon cabriolet qui l'attendra au bord de

la haie. Zambeddin qui ne déſiroit autre choſe que de parler en particulier à l'objet de ſon amour, remercia très-affectueuſement la mère, & ſuivit ſon aimable guide. Plus je vous conſidére, lui dit-il, après avoir gardé quelque tems le ſilence, plus je me perſuade que vous n'êtes pas ce que vous voulez paroître. Je ne puis m'accoutumer à vous voir dans l'état abject où je vous laiſſe, mais il ne tient qu'à vous d'en ſortir ; vous ſeriez le plus bel ornement de la Cour de mon pere, peut-être ne me ſeroit-il pas difficile de vous y faire conduire, & je m'eſtimerois trop heureux d'avoir pu vous rendre quelque ſer-

vice. Cette façon de penſer, reprit la jeune fille, eſt une ſuite des bontés que vous m'avez témoignées en préſence de Tulipan, & dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. Se peut-il, reprit Zambeddin, avec vivacité, qu'il ait pu vous manquer de reſpect un ſeul inſtant, & qu'il ait des ſentimens ſi différens de ceux que vous m'avez inſpirés : je brûle pour vous de l'amour le plus tendre, mais je ne vous en donnerai jamais que des témoignages dignes de paroître à vos yeux ſans vous déplaire ; vous avez ſans doute, répondit-elle, moins de tort que Tulipan, mais c'eſt toujours en avoir, que de parler d'a-

mour à celles qui ne ſçauroient en écouter le langage ; il eſt vrai, répondit Zambeddin, auſſi n'étoit-ce pas mon projet de vous le dire. Je ne puis cependant vous prier de l'oublier ; je vois ma faute, mais je ne puis m'en repentir : il faut donc que je prenne le parti de vous la pardonner ; car après ce que vous avez fait pour moi, il n'eſt pas naturel que nous nous ſéparions brouillés ; j'irai même plus loin : les ſentimens que vous me témoignez ſans faire aucune impreſſion ſur mon cœur, ne laiſſent pourtant pas de me flatter, & ma confiance doit en être le prix. Ah ! répondit Zambeddin en ſoupirant, que pour-

tois-je désirer de plus ? L'amour est un sentiment que je n'aurai jamais droit d'inspirer ; qu'il me soit seulement permis d'aimer. Que mon hommage soit reçu sans dédain, & je suis satisfait. Ah ! du dédain, répartit-elle, vous êtes trop modeste ; vous ne serez jamais dans le cas d'en éprouver : je ne vous aimerai jamais, il est vrai, mais le mépris est encore plus loin de mon cœur que la haine. Vous ne m'aimerez jamais, répondit Zambeddin ; je le sçais, mais cela n'est pas honnête à dire ; contentez-vous de ne me pas donner d'espérance ; mais du moins ne cherchez pas à me désepérer : mais, dit-elle, la franchise fait

le fond de mon caractère ; ainſi, répondit Zambeddin, ſi j'oſois vous demander, ſi vous en aimez un autre, je vous répondrois qu'oui, dit-elle. On doit toujours, dit Zambeddin, ſe ſentir honoré de la confiance de ce qu'on aime ; mais en voilà une preuve que je vous avoue que je n'ambitionnois pas. Auſſi, répondit-elle, n'eſt-ce pas celle que je voulois vous donner ; la phraſe m'a emportée, ainſi que vous. Au lieu de vous parler de l'état de mon cœur, je voulois vous entretenir de celui de ma naiſſance ; je ne ſuis effectivement pas ce que je parois être, mais il m'eſt défendu de vous dire qui je ſuis ; tous

ceux qui veulent tenter la même entrepriſe que vous, doivent néceſſairement paſſer par ici; mon devoir eſt de les y recevoir & de ſouper avec eux; car n'imaginez-pas que ſans cela j'euſſe accepté la propoſition de Tulipan; je vous avoue, interrompit Zambeddin, que vous m'ôtez un grand poids de deſſus les épaules; mais avez-vous déjà vu beaucoup de gens empreſſés de délivrer Miryſaheb; il en eſt venu déja pluſieurs, répondit-elle, qui apparemment ont manqués leur coup; il n'y a que vous encore qui ayez pris le chemin par lequel on peut arriver avec les eſpérances les mieux fondées. Je ſerois certain de mon ſuc-

cès, reprit Zambeddin, ſi vous y preniez intérêt, & ſi vous faiſiez des vœux pour moi. Le ſeul pour qui j'en voudrois faire, dit-elle, n'a point encore paru : je ne ſçais s'il eſt dans le cas de tenter cette entrepriſe ; je vous dois aſſez pour faire des vœux pour vous, ſi des raiſons particulieres ne m'en détournoient. Pour moi, dit Zambeddin, je ne fais des vœux que pour une ſeule choſe, c'eſt de vous voir heureuſe, & de pouvoir paſſer ma vie à vos pieds : terminons, dit-elle, une converſation qui devient trop animée de votre part. Voilà votre cabriolet, continuez votre chemin, & permettez que je me retire : Zambeddin la ſuivit

des yeux jusqu'à ce qu'elle fut rentrée dans le jardin ; pénétré de joie de ce que l'objet de sa tendresse étoit une personne vivante, & se refusant à l'espérance secrette d'être heureux quelque jour, il tira sa boëte pour s'entretenir avec l'image de celle qui s'éloignoit de sa vûe.

Lorsque le cheval de Tulipan, saisi d'une terreur panique, l'eût jetté à terre, il courut long-tems après pour le ratrapper. Le cheval galoppoit toujours devant lui à une très-petite distance, sans jamais se laisser approcher ; enfin n'en pouvant plus, & perdant espérance de le réjoindre, Tulipan se jetta sur l'herbe & s'endormit ;

s'étant réveillé au bout de quelques heures, il découvrit une riviere, dont il ſuivit long-tems les bords & apperçut un homme au pied d'un arbre aſſis tranquillement. Bon-homme, lui dit-il, comment fait-on pour paſſer cette riviere? Vous allez le voir tout à l'heure, répondit celui-ci, en même tems il fit un entrechât & ſauta de l'autre côté de la riviere, & tournant enſuite ſur le talon d'un ſecond ſaut, il ſe retrouva à ſa place ; oui, mais répondit Tulipan, je ne ſuis pas comme vous un ſauteur en liberté: Oh! c'eſt que vous ne connoiſſez pas vos forces ; avec un paſſeur tel que moi, on eſt léger comme

une

une plume. En même tems, il donna la main à Tulipan & prit son élan : il la franchît à son ordinaire, mais Tulipan n'alla qu'à la moitié ; il tomba au milieu de la riviere qui étoit assez profonde, cependant sans se faire du mal, car l'eau soutient toujours un peu, il se trouva par bonheur au pied d'un dégré de pierre, caché par les eaux de la riviere : il le remonta avec précipitation & trouva le passeur qui rioit à gorge déployée de lui voir dégoûter l'eau de toute part. Tulipan eut d'abord envie de se fâcher ; mais imaginant que cet homme pouvoit lui donner quelques lumieres sur son entrepriſe ; avez-vous, lui dit-il,

fait faire la même capriole à bien du monde ? à tous ceux qui avoient les mêmes idées que vous. Eh! que me reſte-t'il à faire, reprit Tulipan? avant toutes choſes répondit le paſſeur, vous emparer de l'eſcarboucle impériale. Vous trouverez au bout de cette plaine le Palais où il eſt gardé par un Dragon qui le tient entre ſes dents. Mais, dit Tulipan, me le donnera-t-il, dès que je me préſenterai; c'eſt une politeſſe, répondit le paſſeur, que je ne penſe pas qu'il ait encore faite à perſonne, mais peut-être méritez-vous des préférences, je le déſire. Apprenez-moi; dit Tulipan, les moyens qu'il faut mettre en

uſage.... Vous avez l'eſprit, répondit l'autre, du moins, je le ſuppoſe, c'eſt à vous à l'éprouver; il pourroit venir des paſſagers, je m'en retourne à mon poſte, il faut toujours être prêt à rendre ſervice: en même-tems d'un ſaut, il franchît la riviere & retourna s'aſſeoir au même endroit. Tulipan après avoir fort impatiemment fait ſécher ſes habits au ſoleil, continua ſa route aſſez incertain s'il ſuivoit le bon chemin, & dès qu'il fut nuit, il apperçût une lumiere extraordinaire, vers laquelle il dirigea ſa marche: cette lumiere partoit de l'eſcarboucle dont l'éclat merveilleux pouvoit ſe comparer à celui du ſoleil. A meſure

que Tulipan approchoit, il étoit saisi d'admiration; mais comme la plaine étoit extrêmement découverte, Tulipan se trouva bientôt envelopp éd'une lumière prodigieuse; le Dragon même l'apperçut, & fixant sur lui ses regards, Tulipan ne pût soutenir celle qui partoit de l'escarboucle, & se trouvant tout-à-coupé bloui au point de perdre la vue, & même le sentiment, il tomba évanoui sur l'herbe.

Après avoir marché long-tems, Zambeddin découvrit une riviere avec un magnifique pont de pierre, vers lequel il porta ses pas; mais lorsqu'il fut au bord, il trou-

va la riviere extrêmement encaiſſée, des rivages très-eſcarpés, & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, les deux premieres arches du Pont manquoient, & il n'y en avoit aucun veſtige. Pendant qu'il réfléchiſſoit à ce qu'il avoit à faire, il vît déboucher d'un bois voiſin un petit boiteux qui prenoit lentement le chemin du Pont, & pour l'attendre, il ſe plaça ſous deux grands arbres qui formoient delà un ombrage agréable. Colibry qui s'impatienta de la lenteur de ſa marche, propoſa de s'avancer juſqu'à lui ; point du tout, dit Zambeddin : j'ai appris de ma nourrice qu'il faut toujours attendre le boiteux ; il arriva enfin,

c'étoit un petit vieillard ridé avec une mine toute réjouie ; Zambeddin lui demanda s'il y avoit quelqu'autre endroit où on pût passer la riviere, à quoi ayant répondu qu'il ne le croyoit pas. Mais, dit Zambeddin, comment ferons-nous ? Ah ! Monseigneur, répondit le vieillard, vous le sçavez mieux que moi : Eh ! bien, dit Zambeddin, si cela est ainsi, coupes-moi ces deux grands arbres ; le vieillard tira un de ces couteaux appellé communément *Eustache Dubois*, & coupa les deux arbres par le pied aussi aisément qu'il auroit pu faire un navet ; mais, dit Colibry, déja assez étonné, comment charrier ces ar-

bres à la riviere ? Oh ! Monſeigneur, dit le vieillard, vous le ſçavez mieux que moi : Eh ! bien, dit Zambeddin, prends les tous deux ſur ton épaule, & portes-les au bord de l'eau ; le vieillard déchargea leſtement l'un d'un côté l'autre de l'autre, & s'avança avec Zambeddin au bord de la riviere. Mais, dit Zambeddin, comment agencer cela pour nous en faire un Pont ; oh ! Monſeigneur, dit le vieillard, vous le ſçavez mieux que moi ; eh ! bien, dit Zambeddin, tire ton couteau de ta poche, fais enſorte que ces deux arbres ſuffiſent pour aller juſqu'au Pont, & ajuſter les branches en forme de claie, pour que

mon cabriolet puiſſe paſſer ; cela fut fait en moins d'un demi-quart d'heure. Le cabriolet paſſa avec aſſez d'inquiétude de la part de Colibry, qui avoit peur à tout moment que les branches ne rompiſſent ; mais lorſqu'ils furent à l'autre bout du Pont, ils s'apperçurent que les dernieres arches manquoient, il y avoit à la place un pont-levis d'une hauteur prodigieuſe, dont la baſcule étoit rélevée. Le vieillard avoit paiſiblement accompagné le cabriolet & marchoit à la tête du cheval : quand ce Pont-là s'abaiſſera-t-il, lui dit Zambeddin ; oh ! Monſeigneur, vous le ſçavez mieux que moi : eh ! bien, dit Zambeddin,

prends

prends ton couteau, fais un entrechat, & vas-t'en couper les chaînes du pont, pour qu'il tombe de lui-même. Le vieillard auſſitôt prit ſon élan, coupa les chaînes du pont, comme il auroit fait des jarretieres de laine, le pont s'abattit & le cabriolet paſſa. Le vieillard alors dit à Zambeddin; à préſent que vous voilà paſſé, qu'eſt-ce que je deviendrai? oh! pour cela, dit Zambeddin, tu le ſçais mieux que moi. Vous avez raiſon, répondit le vieillard, & prenant ſes jambes à ſon col plus vîte que le coureur le plus leſte, il diſparut bientôt aux yeux de Zambeddin. Le Prince étoit alors au milieu d'une magnifique

avant-cour terminée par une grille d'argent du travail le plus élégant : la grille étoit fermée, il commençoit à pleuvoir, Zambeddin auroit fort désiré d'entrer ; il voyoit plusieurs personnes aux fenêtres du Château, mais dont aucune ne paroissoit songer à lui venir ouvrir. Le Roi son pere dans plusieurs entretiens particuliers, l'avoit instruit du caractère des Fées les plus importantes, & auxquelles selon les apparences il pouvoit avoir affaire : ce qu'il lui avoit dit de la Fée contradictoire, persuada Zambeddin que c'étoit à la demeure de cette Fée qu'il venoit d'arriver, & jugeant que par un aussi mauvais tems, s'il témoi-

gnoit avoir envie d'entrer, elle lui feroit paſſer la nuit à ſa porte ; il deſcendit paiſiblement de ſon cabriolet, & ſe mit à ſe promener en regardant à droit & à gauche, d'un air indiférent ; un inſtant après la grille s'ouvrit, une Dame le vint recevoir ſur le perron du Château, & lui donna le choix ou d'entrer pour ſe repoſer, ou d'aller trouver la Fée qui étoit à ſa promenade par un tems où l'on n'auroit pas mis un chien dehors. Zambeddin apprenant qu'il étoit chez Contradictoire, répondit que ſon empreſſement de faire ſa Cour à la Fée, l'obligeoit à l'aller trouver ſans délai ; il refuſa même de traver-

BIBLIOTHECA Ottaviensis

ſer la maiſon, parce q'uon lui indiqua un autre chemin plus court, il alla la joindre aſſez loin ſans parapluye, parce qu'on lui en avoit offert. Contradictoire le reçût à merveille, & comme elle n'étoit pas mouillée, parce qu'il ne pleut jamais ſur les Fées, elle continua ſa promenade juſqu'à ce que la pluie fut paſſée. Je vous demande pardon, lui dit-elle alors, de ne m'être pas apperçue que je vous laiſſois mouiller, rentrons dans le Château, vous y ſerez mieux; Zambeddin l'aſſura que c'étoit une bagatelle, & qu'il en avoit été bien dédommagé par l'avantage de lui faire ſa Cour, & le plaiſir de voir d'auſſi beaux

jardins. Je ſuis enchantée, dit-elle, de ce qu'ils ſont à votre gré; il faut que je vous faſſe voir une piéce que j'ai fait faire nouvellement; elle eſt un peu loin, mais à votre âge on a de bonnes jambes; c'eſt préciſément ce que n'avoit pas Zambeddin qui avoit toutes les peines du monde à la ſuivre: lorſque ſa fantaiſie de promenade fut paſſée, il étoit l'heure où il auroit été bien fait de ſortir; en rentrant avec Zambeddin, elle lui demanda s'il avoit dîné, & lui ayant dit que non: Ah! j'en ſuis au déſeſpoir, répondit-elle, je ne dîne preſque point, je ſortois de table quand vous êtes arrivé, & préciſément aujour-

d'hui, je ſouperai une heure plus tard qu'à mon ordinaire. Point du-tout, répondit Zambeddin, j'en ſuis enchanté; toutes les fois que je me dérobe un répas, cela me fait beaucoup de bien; mais, dit-elle, il faut vous amuſer juſqu'à l'heure du ſouper. Quel Spectacle eſt le plus de votre goût? La jeuneſſe donne aſſez la préférence à l'Opera Comique; il eſt vrai, répondit Zambeddin, & la Muſique gaïe eſt fort analogue à mon caractère: la Fée donna un clin d'œil à une des perſonnes de ſa ſuite, & peu après on vint avertir que le Spectacle étoit prêt; tandis qu'on jouoit l'ouverture, vous allez, dit-elle, voir une Tra-

gédie ; le ſujet eſt peu intéreſſant, la piéce mal conduite, le ſtyle foible ; vous m'en direz votre avis, ſi pourtant vous avez peur de vous ennuyer, je vais.... Comment, dit Zambeddin, c'eſt tout ce que j'aime qu'une tragédie, quand elle eſt bonne, elle m'intéreſſe, & lorſqu'elle ne vaut rien, elle me fournit des matériaux pour la critique de l'eſprit humain. Le Spectacle fut ennuyeux, & ne finiſſoit point. Zambeddin bailloit à ſe démonter la bouche, en diſant qu'il s'amuſoit à merveille ; enfin on vint dire qu'on avoit ſervi ; ce qui lui fit un grand plaiſir, parce qu'il ſe mourroit d'inanition. Comme ils étoient au deſ-

ſert, vous trouverez, dit-elle, que je vous fais retirer de bien bonne heure; les perſonnes âgées veillent peu. Je ſuis d'une ſanté ſi foible, répondit Zambeddin, qu'on ne m'a jamais permis de veiller, & j'ai pris le goût en même tems que l'habitude de me retirer d'aſſez bonne heure. Ah! vraiment dit la Fée, j'oubliois qu'un bal eſt ce qui doit plaire le plus à un homme de votre âge; vous en allez avoir un dans l'inſtant: je ne ſuis point de taille à danſer, répondit Zambeddin, mais je n'en aime pas moins le bal, & comme les amuſemens en ſont fort variés.... Il ne durera pas longtems, interrompit Contradictoi-

re, vous devez être fatigué, & je ne veux pas vous rendre malade. Le Bal commença un inſtant après, Zambeddin qui n'y connoiſſoit perſonne, ne dût pas y prendre grand plaiſir ; il ſe mettoit du tabac dans les yeux pour s'empêcher de dormir ; il prenoit des glaces pour avoir l'air occupé : Contradictoire le tint juſqu'au jour. Il auroit au moins deſiré qu'elle lui eût parlé de ce qui avoit rapport à ſon entrepriſe ; mais à peine dans toute la journée lui en dit-elle quatre paroles ; en revanche, lorſqu'elle l'envoya chercher le lendemain de beaucoup meilleure heure qu'il n'auroit deſiré ; il eſt tems, lui dit-el-

le, que vous partiez pour votre entrepriſe. Vous n'avez de jour que ce qu'il vous faut pour arriver à la plaine du Palais de l'eſcarboucle ; j'en ſuis fâchée ; je vous veux du bien, mais vous ne réuſſirez pas dans ce que vous allez entreprendre. Le ſeul époux de Mirazeid peut délivrer ſon pere, & vous ne reſſemblez pas à celui qui lui eſt deſtiné. Je ſerai très-fâché, dit Zambeddin, de perdre une auſſi belle occaſion d'acquerir de la gloire, & de la réputation dans l'Empire des Fées ; d'ailleurs il eſt naturel de déſirer des ſuccès ; mais pour la main de Mirazeid, ce n'eſt pas du tout ce que je regretterai. Vous ignorez

apparemment, dit Contradictoire, que c'eſt la plus belle perſonne de l'univers: la plus belle de l'univers, dit Zambeddin, eſt celle qui plaît davantage, & j'ai le cœur prévenu d'une ſi violente paſſion... Diſcours de jeune homme, interrompit Contradictoire, violente paſſion, vous mériteriez que je vous fiſſe laver la tête par le Roi votre pere; il s'agit de l'alliance la plus avantageuſe, de l'établiſſement le plus grand, & vous allez me parler d'un goût paſſager.. Non, il faut que vous épouſiez Mirazeid, vous êtes doux, aimable, vous la rendrez heureuſe; vous n'êtes pas contrariant comme ce fat de Tulipan qui ne trou-

ve jamais rien de bien. Vous avez quelque chose d'heureux dans les yeux; vous réussirez en dépit de vous, partez & ne répliquez pas davantage, songez seulement à ne pas vous laisser éblouir par l'éclat de l'escarboucle, c'est le seul avis qu'il me soit permis de vous donner.

Zambeddin continua sa route, sur laquelle il trouvoit des Châteaux, des Palais, des monstres qu'on lui proposoit de dompter, des inscriptions qui annonçoient des enchantemens faciles à détruire: Colibry lui faisoit remarquer tout cela; Zambeddin suivoit paisiblement son chemin sans que rien pût le détourner, & quand Coli-

bry lui en demandoit la raiſon ; j'ai oui dire à ma nourrice, lui dit-il, que, *qui trop embraſſe, mal étreint*; & que *pour arriver ſûrement à ſon but, il ne falloit jamais s'écartet de ſa route* ; enfin comme le jour finiſſoit, au ſortir d'un petit bois, il découvrit une plaine immenſe au centre de laquelle étoit le Palais qu'il eut le tems d'examiner de loin. Seize colonnes d'albâtre avec des baſes & des chapiteaux d'or, formoient un ſallon de forme ronde, où l'on montoit par pluſieurs dégrés de granite oriental. De chacune de ces colonnes partoient des enroulemens d'or émaillés de pierreries qui ſe réuniſſoient au

même point terminé par un bouquet de pierres précieuſes, duquel pendoit un Pavillon de velours vert brodé d'or & de perles attachés en divers endroits par des nœuds de diamans. Sous ce Dais paroiſſoit un Thrône d'or ſur lequel étoit placé le Dragon qui tenoit dans ſes dents l'eſcarboucle impériale. Ce Dragon étoit le plus joli de tous les Dragons. Son corps & le deſſus de ſes aîles étoient vertes & or ; le deſſous de ſes aîles, de ſes griffes & de ſa queue étoient couleurs de feu & argent ; & on n'auroit pu le regarder ſans plaiſir, ſi les Dragons étoient d'une humeur un peu ſociable. L'éclat que répandoit l'eſcarboucle, don-

noit à Zambeddin la facilité de tout examiner de très-loin ; il eut le tems de s'appercevoir qu'une nuit ténébreuſe couvroit tous les endroits où l'éclat de l'eſcarboucle ne pouvoit parvenir, & que le Thrône, le Dragon & l'eſcarboucle, par conſéquent tournoient de droite à gauche par un mouvement lent & continuel. Il en conclut qu'en attendant patiemment, la partie de la plaine qui s'offroit à ſes yeux, deviendroit ténébreuſe à ſon tour, & que par conſéquent il pourroit arriver au Palais ſans danger d'être ébloui ; il ne ſe trompa pas dans ſes conjectures, & alors mettant pied à terre, car il crut qu'il ſe-

roit plus à propos de ne point faire de bruit, il s'avança seul vers le Palais où il arriva précisément comme la face du Dragon & l'escarboucle étoient tournées du côté opposé. Autour du Palais étoient en différens endroits des bassins, du même marbre que les dégrés, pleins d'une eau très-claire, & contre chacun des pieds d'estaux des colonnes, étoit appuyé en dehors un vase d'agathe orientale d'une beauté merveilleuse. Le caractère des Dragons étant naturellement fort impétueux, ils sont d'un tempérament très-chaud, & par conséquent ils sont toujours altérés; Zambeddin en conclut que ces vases étoient-

là

là pour qu'on les remplit d'eau & qu'on les préſentât au Dragon ; il prit donc le vaſe le plus près de lui, le remplit, entra avec dans le Palais, & plaça le vaſe en dedans contre le même pied d'eſtal où il l'avoit pris ; il voulut ſe retirer enſuite, mais un pouvoir invincible le retint, & l'empêcha de ſortir ; il étoit très-dangereux de ſe trouver ſeul avec un Dragon pour voiſin, mais dans un ſi grand péril, il ne perdit ni la tête ni le courage. Il ſe tint toujours à l'abri du Thrône dans le côté ténébreux, & attendit que le Dragon ſe retrouvât vis-à-vis du vaſe ; dès que cela fut ainſi, le Dragon voulut boire, com-

me Zambeddin l'avoit prévu; il fut obligé de quitter l'eſcarboucle qu'il plaça en effet, ſur un carreau de velours cramoiſi, brodé de perles, qui étoit à côté de lui, & lorſque ſa tête fut entrée dans le vaſe, Zambeddin qui l'obſervoit, porta la main ſur le carreau, ſaiſit l'eſcarboucle qu'il mit à ſon doigt, & attendit ce qui devoit arriver. Le Dragon, après avoir bu, voulut retourner à ſon Thrône; appercevant Zambeddin, il fit des ſifflemens affreux. Le Prince lui préſenta l'eſcarboucle dont l'éclat l'éblouit tellement qu'il tomba privé de ſentiment, comme on a vu qu'il étoit arrivé à Tulipan. Zambeddin maître du

Sallon & du Dragon, s'approcha de lui pour l'examiner ; il trouva qu'il avoit sur le dos une selle de velours vert très-commode pour s'asseoir, il en conclut qu'il ne pouvoit sortir du Sallon sans s'y placer ; il n'y fut pas plutôt, que, comme les rayons qui partoient de l'escarboucle ne frappoient plus les yeux du Dragon, il se ranima au même instant, & après avoir entouré Zambeddin de sa queue, comme pour lui en faire une espéce de garde-fou pour l'empêcher de tomber, il s'élança entre les deux colonnes les plus près de lui, & s'éleva dans les airs avec la plus grande rapidité.

Tulipan peu de tems après ; reprit ſes eſprits ; à la prodigieuſe lumiere qui l'avoit ébloui, ſuccedoit une nuit profonde ; il crut d'abord avoir perdu la vue pour toujours, & il commençoit à s'en affliger, mais peu-à-peu le crepuſcule vint à paroître, & à la naiſſance du jour, toutes ſes craintes ſe diſſiperent. Il vit alors le Palais du Dragon, il s'apperçut que le Trône étoit vuide, il s'avança, & ne trouvant aucune difficulté, il entra dans le Palais, il le parcourut ſans trouver aucun obſtacle, & n'y voyant ni Dragon ni eſcarboucle, il voulut en ſortir, mais ce fut inutilement. Il ſe préſenta à toutes les ouver-

tures, & enfin il se rapprocha du Trône, & se mit à le considérer. Dans ce moment, ayant frappé du pied un peu plus fort qu'à l'ordinaire, le carreau sur lequel il s'appuyoit, s'enfonça : Tulipan découvrit un dégré du même marbre par lequel il crut devoir descendre, & le plancher se referma aussi-tôt ; nous le laisserons errer dans ce souterrein sans guide & sans lumiere, & nous irons retrouver Zambeddin qui, pendant ce tems parcouroit les airs. Les rayons du soleil faisoient sur l'escarboucle le même effet que sur les étoiles qu'ils obscurcissent, & les brillantes couleurs du Dragon sembloient n'ê-

tre qu'un cerf-volant, après lequel tous les enfans couroient avec des cris d'admiration. Après une route très-longue, mais faite très-promptement, le Dragon s'abattit enfin dans une vaste plaine à côté d'une cage à poulets, & dès que Zambeddin eut mis pied à terre, sa monture s'éléva de nouveau, & disparut à ses yeux; Zambeddin quelques années après le retrouva dans la Ménagerie de Souveraine.

Zambeddin en mettant pied à terre ne se trouva point du tout fatigué, la voiture étoit si douce, que peut-être même avoit-il dormi pendant le reste de la nuit; à quelques distances de lui, il ap-

perçut Colibry appuyé contre un arbre qui dormoit à côté de ſon cabriolet ; il l'éveilla & lui demanda comment il ſe trouvoit-là. Colibry baillant & ſe tirant les bras, ne put lui en rendre raiſon. Le Prince impatienté, ſe rapprocha de la cage, il y vit ſept ou huit poules de différentes couleurs qui, toutes marquoient un grand reſpect pour une poule blanche comme neige, qui ſe promenoit au milieu d'elles. Il imagina que ce ſeroit leur faire grand plaiſir d'ouvrir la cage ; effectivement toutes les poules de couleur s'envolerent, & la poule blanche demeura toute ſeule. Zambeddin s'aviſa de lui préſen-

ter le poing, comme il eut pu faire à un épervier ; elle y monta ſans ſe faire prier ; il comprit qu'elle étoit deſtinée à faire route avec lui ; il monta en cabriolet, la poule s'établit ſur ſon épaule, elle y faiſoit un ſi prodigieux bruit que Zambeddin s'en trouvant importuné ; belle poule d'argent, lui dit-il, ne pouvez-vous vous ſervir d'un langage de poule qui ſoit plus à ma portée ; volontiers, répondit-elle, cela m'eſt abſolument égal ; il y a tant de gens, pour qui parler & caqueter, eſt la même choſe. Apprenez-moi d'abord par quel hazard vous vous trouvez ici, où nous allons, & ce qui me reſte à faire ; c'eſt, lui

lui dit-elle, de quoi je ne puis vous instruire. Toutes les fois qu'il se présente quelqu'un pour délivrer Mirisahed, je suis obligée d'être dans le lieu où vous m'avez rencontrée; j'y demeure, jusqu'à ce qu'il ait manqué son entreprise; personne ne l'a poussée encore aussi loin que vous: Je m'y suis engagé, dit Zambeddin, sans sçavoir ce que j'allois faire; je ne connois ni Mirisahed, ni sa fille, je ne sçais pourquoi il est enchanté: vous me feriez grand plaisir de m'apprendre leur histoire; cela m'est très-aisé, répondit la poule, en même-tems elle se plaça derriere la tête de Zambeddin, dont la bosse lui faisoit une

eſpéce de chaiſe longue, & ſe trouvant plus à portée de ſon oreille, elle commença avec la voix la plus douce ſon récit en ces termes :

## *Hiſtoire de Miriſahed & de la Princeſſe Caillebotte.*

Les Fées que la ſupériorité de leur eſſence met à portée de ne ſe point tromper dans leurs choix, préférent quelquefois des hommes que les dons de la nature dédommagent de ceux de la naiſſance & de la fortune. C'eſt ainſi qu'en uſa la Fée Albiane : le bonheur le plus parfait, fut le fruit d'une union dirigée par les con-

feils de la sageſſe ; ſon mari poſſéda l'eſtime de tout l'Empire, la confiance & l'amitié particulière de la Fée Souveraine, & ce choix fut applaudi de tout le monde, excepté de la ſeule Fée Gloriole ſœur d'Albiane. Elle ne put voir ſans indignation que ſa ſœur eût fait un mariage qui paroiſſoit ſi diſproportionné ; elle lui en fit les reproches les plus amers, & en toute occaſion, marqua du mépris pour ſon beau-frere, & lui fit par-tout les affronts les plus ſenſibles ; les femmes ne pardonnent pas à ceux qui aviliſſent l'objet de leur amour : Albianne ſe brouilla entierement avec ſa ſœur qui ne s'en ſoucioit guère ;

elle ceſſa entierement de la voir, & réſolut de tirer vengeance de ſes procédés.

Gloriole ſe maria quelque tems après avec un Prince qui n'avoit de récommendable que la nobleſſe de ſon extraction & l'étendue de ſes Domaines. Cette alliance, à laquelle la ſeule vanité de part & d'autre avoient préſidé, eut les ſuites qu'elle devoit avoir. Aſſez peu aimables l'un & l'autre, ils s'aimerent médiocrement, & ſe perſuaderent qu'ils vivoient bien enſemble, parce qu'ils n'y vivoient pas abſolument mal. Gloriole même, au bout de quelque tems, accoucha d'une fille; comme elle n'avoit pas daigné faire

part de ſon mariage à ſa ſœur qu'elle traitoit comme une bourgeoiſe, elle ne l'inſtruiſit ni de la naiſſance de ſa fille, ni du jour où, ſelon l'uſage, elle devoit raſſembler pluſieurs Fées de ſes amies pour douer la jeune Princeſſe. Plus d'une ſemaine auparavant. Gloriole s'occupa de la magnificence de ſon appartement & de l'élégance de ſa parure; ſon couvre-pieds de dentelles fut le plus beau qui eût jamais été; elle attendit la compagnie dans le lit le plus recherché, ayant à côté d'elle le berceau de ſa fille arrangé avec le plus grand ſoin. Le cercle fut beau & ſilencieux; l'éventail fit la plus grande partie de

la converſation, interrompue de tems-en-tems par les éloges mutuels que les Fées donnoient à leurs coeffures : l'heure de ſe ſéparer étant venue, la plus ancienne des Fées paſſa devant le lit, fit une révérence à Gloriole, une autre au berceau qu'elle toucha de ſon éventail, en diſant, elle aura un beau teint ; la ſeconde paſſa de même, en diſant, elle aura les cheveux blonds, une autre, elle aura les yeux bleus & les paupierres noires, une autre, elle ſera heureuſe, & après pluſieurs, une enfin dit, elle épouſera.... Un garçon de boutique, s'écria Albiane qui ſortit de derriere un paravant de la

Chine, qui l'avoit jusques alors derobée à tous les regards ; elle toucha en même-tems le berceau de son éventail, & disparut avec la plus grande promptitude ; dès que Gloriole l'entendit, il lui prit des vapeurs, il fallut brûler une quantité infinie de rubans de Bruge, & elle en eut une attaque de nerfs pour laquelle il fallut la tenir à l'eau de poulet pendant six mois.

Au bout de quelques années, Albianne étant venue au Palais de Souveraine, elle trouva Cailleborte, c'est le nom de la jeune Princesse, que sa mere y avoit laissée pendant un voyage qu'elle avoit été obligée de faire ; il étoit

impoſſible de ne pas la trouver la plus agréable du monde ; la nature en avoit fait tous les frais. Gloriole & ſes amis ne faiſoient pas aſſez de cas de l'eſprit & du caractère, pour s'en occuper dans les ſouhaits qu'on avoit faits pour elle. Albiane prit un tel goût pour ſa niéce, qu'elle ſe repentit du mauvais tour qu'elle lui avoit joué, & comme elle la rêvit pluſieurs fois, elle finit par ſe l'attacher de telle façon qu'elle chercha à réparer le mal qu'elle avoit fait ; elle n'eut pas de peine à en trouver les moyens. Mirifaheb ſon fils étoit de quatre ans plus âgé que Caillebotte ; étant à la chaſſe, le hazard la lui fit ren-

contrer, & s'étant informé de ſon nom & de ſa naiſſance, il revint chez ſa mere, ébloui de ſa beauté, épris de l'amour le plus tendre, & déterminé à tout faire pour l'obtenir. Les jeunes gens ont les paſſions vives : Albiane eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller ſe jetter aux genoux de Gloriole dont il auroit été on ne peut pas plus mal reçu, mais elle fut ravie de donner à ſa niéce une marque eſſentielle de la tendreſſe qu'elle avoit conçue pour elle, & lorſqu'elle eut calmé la premiere impétuoſité de Miriſaheb, elle l'inſtruiſit de l'Arrêt fatal qu'elle avoit elle-même prononcé contre Caillebotte, de

la maniere dont il falloit s'y prendre pour en rendre les effets moins funeſtes, & lui permit d'aller dans la ville où Gloriole & ſa fille faiſoient leur réſidence, lorſqu'elle le vit capable d'éxécuter le projet qu'elle avoit formé.

Miriſaheb en arrivant ſe promena par la ville, & étant parvenu ſur une belle & grande place, il vit avec tout le plaiſir qu'on peut imaginer ; Caillebotte qui alloit à la promenade, il apprit que c'étoit ſon chemin ordinaire, & il attendit ſon retour pour jouir encore une fois de la ſatisfaction de la voir ; il s'arrêta par haſard vis-à-vis d'un caffé qui faiſoit le coin de la place, avec cet air de

curiosité & d'oisiveté qui caractérise les étrangers. Le vieillard à qui appartenoit cette boutique, & qui étoit assis à sa porte, le remarqua. Jeune homme, lui dit-il, vous m'avez l'air d'être nouvellement arrivé dans cette ville, & de n'y pas avoir de grandes affaires. Vous ne vous trompez pas, répondit Mirisaheb; le hasard m'a conduit ici; j'ai vu passer une jeune Princesse dont la personne attire l'attention, encore plus que son cortége. J'attends son retour avant de me retirer dans le premier Caravan-Serail qui se trouvera sur mon chemin : Et de quel païs venez-vous, dit le vieillard? Mes parens, dit Mirisaheb, sont

de Diarbekir, ils ont mal fait leurs affaires, & n'étant pas en état de me soutenir, ils m'ont dit d'aller moi-même chercher fortune: Et à quoi vous destinez-vous? Je n'ai point de profession décidée, dit Mirisaheb; comme mon pere a été riche, j'ai eu l'éducation de quelqu'un qui est né dans l'aisance, je sçais chanter, danser, jouer des instrumens, assez pour m'en amuser & non pour m'enrichir. Vous avez, dit le vieillard, une phisionomie sage & honnête qui prévient en votre faveur. Mon métier n'est pas difficile, je suis limonadier, j'ai perdu il y a quelques jours un garçon qui m'étoit fort attaché; je

comptois, n'ayant point d'enfant, lui laiſſer le peu que j'ai; ſi vous voulez prendre ſa place, vous aurez le leger avantage que je lui deſtinois. Je n'aurois oſé me flatter, dit Miryſaheb, d'un événement ſi favorable, & vous pouvez compter ſur toute ma reconnoiſſance. Comment vous nommez-vous, lui dit le vieillard, comme il vous plaira, repliqua Miryſaheb; mais dit le vieillard, cela m'eſt abſolument égal, portez votre véritable nom ou un autre, ſelon que vous l'aimerez mieux. Eh! bien, dit Miryſaheb, je me nomme Octave. Il entra en même-tems dans la boutique, il n'eut pas beſoin de

changer d'habit, parce qu'il s'étoit vêtu ſimplement en partant, & il ſe mit à faire tout ce que le vieillard lui preſcrivit. Il voyoit tous les jours paſſer Caillebotte, & comme il n'en étoit pas remarqué, pour attirer ſon attention, il ſe mit un jour à jouer de la guitarre & à chanter, en s'accompagnant lui-même ; Caillebotte qui aimoit la muſique, ne fut pas long-tems ſans y faire attention, elle l'entendoit de loin, & comme il s'interrompoit par reſpect au moment de ſon paſſage : elle lui fit dire un jour qu'elle déſiroit qu'il continuât, & après s'être d'abord occupée de ce qu'elle entendoit, elle en vint

bientôt à remarquer Octave lui-même. Un jour qu'elle passoit devant la boutique, son palanquin se rompit, elle ne manqua pas de se trouver mal, comme il convenoit à une personne de si grande considération qui se trouve dans un très-petit danger. Ses Dames descendirent promptement, & lui apportèrent des flacons de toute sorte d'eaux. On la fit entrer dans la boutique, & ayant demandé un verre de limonade, Octave lui-même le lui présenta; elle lui parut délicieuse, soit qu'elle le fût effectivement, soit qu'Albiane qui peut être avoit eu quelque part à l'aventure du Palanquin, eut pris plaisir à ren-

dre cette boiſſon agréable. Caillebotte en but un ſecond verre, un troiſieme enſuite, & étant retournée au Palais, car après un pareil accident, elle ne devoit pas être en état d'aller à la promenade : elle demanda à boire, on lui apporta de la limonade, qu'elle trouva déteſtable ; elle expédia promptement un page pour lui en faire apporter de celle du caffé. Octave ſuivit le page, & il eut l'honneur d'être admis dans l'appartement de Caillebotte qui le reçut avec ce plaiſir, dont elle-même ne ſavoit peut-être pas la cauſe : outre la limonade, il ſe haſarda à lui préſenter des glaces d'ananas, qu'elle déclara ſupé-

rieures

rieures à toutes celles qu'elle avoit jamais prises, & dès qu'il fut parti, elle ordonna que sans délai, il fût pris pour son chef-d'office, & qu'il entrât en fonction dès le lendemain.

J'aurois dû dire précédemment que Gloriole avoit élevé sa fille aussi mal qu'il lui avoit été possible : dès l'âge de quatre ans, elle lui avoit donné une maison, des Dames, des équipages, des Officiers, elle imaginoit qu'il n'étoit pas de sa grandeur de se faire instruire des détails de son éducation. Caillebotte étoit dans un quartier du Palais séparé de celui de sa mere, elle y tenoit sa Cour, n'alloit chez Gloriol qu'à certai-

nes heures, & n'y étoit jamais en particulier. Gloriole n'a peut-être passé de sa vie un jour entier entre son mari & sa fille, elle n'a jamais connu ces doux épanchemens, ces doux plaisirs du cœur qui naissent de la nature & de la vertu, & dont on ne peut jouir qu'au sein de sa famille qu'on aime tendrement, & dont on est aimé de même.

Dès le lendemain, l'Intendant de la maison de Caillebotte envoya chercher Octave, & crut le combler de joie, en lui annonçant le poste auquel il étoit élevé; sa surprise fut extrême; quand Octave l'en remercia, & le pria de l'en dispenser, non qu'il refusa ses ser-

vices à Caillebotte, à laquelle il proteſta au contraire d'être entierement dévoué ; mais il dit qu'il devoit trop au vieillard pour l'abandonner, qu'il vouloit demeurer toujours ſon garçon de boutique, qu'il viendroit tous les ſoirs travailler pour la Princeſſe, mais qu'il reſteroit toujours avec ſon bourgeois. Comme il fut impoſſible de le faire changer de réſolution, il fallut bien en paſſer par-là. Octave retourna à la boutique, & le ſoir vint au Palais travailler pour le deſſert. La réputation du caffé ſe répandit bientôt par toute la Ville ; tous les gens de goût trouverent qu'on ne pouvoit boire d'autre limonade.

Les beaux esprits s'y assemblerent, les amateurs des échets s'y réunirent, les politiques firent mettre des bancs auprès sur la place, & en moins de quinze jours, Octave & la boutique furent à la mode; mais Albiane eut soin que sa figure ne pût causer aucun ombrage; Caillebotte voyoit toujours le visage & la taille de Miryfaheb; mais aux yeux de tout autre, il n'avoit qu'une figure basse, & une taille assez gauche. Un soir qu'il étoit dans le Palais, il se mit à jouer de la guitarre sur une terrasse où donnoient les fenêtres de l'appartement de la Princesse qui prenant un singulier plaisir à l'entendre,

vint sur son balcon ; dès qu'il s'en apperçut, il se mit à chanter des romances ; car en général elles sont séduisantes, & l'amour lui en inspira une aussi parfaite dans son genre que la limonade dans le sien. Caillebotte qui ne put y résister, l'appella pour l'entendre de plus près, & la retenir plus aisément. Transporté de joie, il accourut au bas de la fenêtre, chanta certainement plus tendrement, que jamais il n'avoit fait, & cette soirée fut peut être celle où il fit les plus grands progrès sur le cœur de la Princesse. Quelques jours après, il y eut un bal chez une Fée, amie de Gloriole, elle s'y rendit avec sa fille, & Miry-

ſaheb y fut auſſi; il avoit une taille fort élégante, & danſoit les allemandes mieux que perſonne, quoique peut-être avec trop de précipitation, on ne le reconnut point dans le bal, il ne ſe démaſqua pas, mais les yeux de l'amour pénétrant à travers le maſque, Caillebotte le connut, elle danſa très-ſouvent avec lui, il lui dit apparemment les choſes les plus ſpirituelles & les plus tendres. Quand il la revit à ſon balcon, ils continuerent cette même converſation, & il en vint bientôt au point d'oſer parler de ſon amour ſans myſtere, & d'être écouté ſans courroux d'abord, & par la ſuite très-favorablement.

Un jour que ſon amour plus éloquent qu'à l'ordinaire, devenoit à chaque inſtant plus preſſant & plus tendre, Caillebotte avec un ſoupir lui dit, que le ſeul obſtacle qui pût s'oppoſer à ſa félicité, étoit la diſtance immenſe que le ſort avoit miſe entr'eux. Ah! s'écria Octave, ſi je n'en ai pas d'autre à combattre, il m'eſt aiſé.... Au même inſtant un orage affreux, un tonnerre épouventable, un vent, une pluye terrible, forcerent la Princeſſe de fermer ſa fenêtre. Octave renverſé par terre, fut obligé de rentrer chez lui, plein de trouble & d'effroi. Pendant qu'il corrigeoit le déſordre que cette pluye prodi-

gieuſe avoit mis dans ſon ajuſtement, Albiane parut. Ah! ma mere, s'écria-t-il, que ne vous dois-je pas? Sans vous mon ſecret alloit m'échapper, j'en frémis encore. Je ne ſçais ce qui en pouvoit arriver, rien autre choſe, lui répondit Albiane, que la perte aſſurée de l'objet de votre tendreſſe : ſoyez donc une autre fois plus maître de vous-même, vous ferez quelqu'imprudence à laquelle tout mon art ne pourra apporter de remede.

L'appartement de Caillebotte donnoit par un côté ſur un jardin de fleurs entierement fermé de grilles, elle s'y promenoit ſouvent ſeule, & depuis que l'amour

s'étoit

s'étoit emparé de ſon ame, une ſecrette mélancolie l'y conduiſoit preſqu'à chaque inſtant. Une nuit que ſans s'en douter, elle s'occupoit de l'objet de ſon amour; la porte qui communiquoit du jardin dans un boſquet, ſe trouva ouverte, elle y entra en rêvant, ce boſquet joignoit le parc; la Princeſſe qui y apperçut une foible lumiere, eut la curioſité de vouloir voir ce que c'étoit, en s'approchant, elle entendit jouer de la harpe, ſa curioſité redoubla, & ce n'étoit que de la curioſité; car elle croyoit Octave borné à la guitarre. A meſure qu'elle avançoit, la lumiere s'éloignoit toujours; & Caillebotte ſans s'en

appercevoir, ſe trouva très-éloignée du Palais, elle parvint enfin à un pavillon très-ſimple. Quelle fut ſa ſurpriſe en ouvrant la porte de voir que c'étoit Octave qui jouoit de la harpe ! elle voulut fuir, mais il n'étoit plus tems. Octave étoit à ſes pieds, plus tendre, plus amoureux, plus aimable que jamais ; Caillebotte qui ne s'y attendoit pas, n'avoit pû prendre des meſures, pour fortifier ſon cœur contre un événement ſi imprévu ; la Princeſſe ne vit plus autre choſe que l'amour & ſon amant : il y a grande apparence que le cabinet étoit enchanté ; Caillebotte interdite & tremblante, conſentit à faire de l'a-

mant le plus tendre, le plus heureux de tous les époux. Le pere & la mere de Myrisaheb invisibles l'un & l'autre, furent témoins de leurs sermens & de leur union, tandis que dans les bras de son époux, Caillebotte oublioit le Palais de son pere & tout l'univers. Albiane vola chez Souveraine, & l'instruisit de tout ce qui s'étoit passé, s'assura de sa protection contre les entrepriſes de Gloriole, & obtint d'elle que dès que les deux amans seroient reçus dans ses Etats, leur asyle ne pût être découvert par les Fées subalternes.

Le jour étoit déja grand, lorsqu'après un sommeil tranquille,

nos amans revinrent à eux-mêmes. Caillebotte en ſortant du pavillon, ſentit ſon imprudence ; mais l'amour étoit chez elle plus fort que le repentir ; elle ne ſongea qu'aux moyens de dérober elle & ſon époux, à la colere de Gloriole; elle étoit ſi éloignée du Palais & le jour ſi avancé, qu'il n'étoit pas poſſible d'y entrer, ſans être vüe par beaucoup de perſonnes. Elle eſpéra, comme on entroit fort tard chez elle, qu'avant qu'on pût ſavoir ſon évaſion, il ſe paſſeroit un tems conſidérable. Il étoit queſtion de pouvoir arriver à la Cour de Souveraine, il ſe préſenta à leurs yeux une petite charrette attelée d'un cheval aſſez

maigre & ſans chartier pour la conduire. Octave y fit monter la Princeſſe, & prit les rênes du cheval ; ils ne s'apperçurent ni l'un ni l'autre que cette charrette étoit un nuage qu'Albiane avoit ainſi traveſti pour ôter à Caillebotte tout ſoupçon de ſecours magique. Cette voiture l'entraîna avec beaucoup de rapidité, & nos amans furent en ſûreté, avant qu'on fût inſtruit de leur départ. A peine étoient-ils dans les Etats de Souveraine, qu'Albiane inviſible pour Caillebotte, ſe préſenta aux yeux de ſon fils, & lui indiqua pour retraite cette Hôtellerie, où vous vous êtes rencontré avec Tulipan. Dans cette aſyle

heureux, également éloignés des grandeurs & du danger, ils jouiſſoient ſans inquiétude de la plus parfaite félicité.

Cependant arriva l'heure de midi, & tout le ſervice de Caillebotte fut dans la plus grande inquiétude de voir qu'elle ne s'éveilloit point; comme il reſtoit à peine le tems néceſſaire pour la parer, (car ſi elle n'eût perdu que celui de ſes exercices, c'étoit peu de choſe) & que l'heure d'aller faire ſa cour à Gloriole s'approchoit, ſa Dame d'atours entra avec les plus grandes précautions, s'approcha du lit, & enfin s'étant apperçue que Caillebotte n'y étoit pas, elle parcourut tout

l'appartement avec le plus grand effroi, & après bien des recherches inutiles, il fallut apprendre à Gloriole le malheur qui venoit d'arriver. Dans une occasion moins importante elle eût jetté les hauts cris, elle se fût évanouie, elle eût fait toutes les démonstrations de douleur qui ne persuadent personne; mais comme il s'agissoit de l'intérêt du monde le plus grand, elle rappella toutes ses forces, se couvrit d'un nuage & courut au Palais de Souveraine; elle obtint audience assez promptement, mais elle ne fut pas contente de la réponse qui lui fut faite. Souveraine lui dit que les raisons les plus fortes, l'empê-

choient de se mêler de cette affaire, & de pouvoir lui donner aucun éclaircissement sur cet événement. Gloriole retourna chez elle, transportée de rage & de désespoir; & lorsque ces premiers regrets sur la perte de sa fille furent un peu modérés, la douleur d'avoir du dessous dans cette occasion, & le manque de considération qu'on avoit pour elle, lui firent prendre le parti d'en tirer la vengeance la plus éclatante. Quelques séveres que fussent les ordres que Gloriole avoit donnés dans son palais pour empêcher que la nouvelle de la perte de sa fille ne se répandit dans le pays, tant de gens en étoient instruits,

qu'il étoit bien difficile qu'elle ne tranſpirât pas avec le tems. Octave étoit trop connu pour que ſon abſence ne fît pas nouvelle dans ſa ville. On rapprocha les événemens, on fit des combinaiſons, & à force de conjectures, on parvint à deviner la vérité. La Fée Bredouillon qui en fut inſtruite des premieres, la répandit dans tout l'Empire des Fées, & elle parvint enfin aux oreilles de Gloriole. Si-tôt qu'elle put aſſeoir ſes conjectures, le déſir de punir ſa fille & ſon raviſſeur, fut le ſeul dont elle fut occupée; mais voyant que Souveraine protégeoit ceux qu'elle appelloit ſes ennemis, elle prit le parti de diſ-

ſimuler ; elle affecta un air tranquille , elle ceſſa de parler de Caillebotte, & parut même n'y plus penſer.

Il eſt rare que les Grands vivent enſemble dans une grande intimité. Les Fées ſe voyent dans les occaſions, & ne vont chez Souveraine que pour quelque affaire particuliere, ou vers le renouvellement des ſaiſons, tems auquel elles ſe réuniſſent dans ſa Cour en plus grand nombre. Un an s'étoit écoulé depuis l'enlevement de Caillebotte ; elle avoit paſſé ce tems dans l'aſyle que Souveraine lui avoit donné à jouir des douceurs de l'Amour & de l'Hymenée. La naiſſance de Mirazeid pa-

rut à Souveraine l'inſtant le plus propre pour adoucir Gloriole. L'Automne alloit commencer, c'étoit le plus beau tems de l'année, & celui où il ſe trouvoit le plus de Fées à la Cour de Souveraine. Un jour que Gloriole ſe promenoit avec une ſuite nombreuſe, elle vit paroître un Aigle blanc, dont les ſerres étoient d'or, les ongles & le bec de diamant, qui lui préſenta une lettre de Souveraine, qui contenoit des reproches obligeans du tems qu'elle avoit paſſé ſans venir la voir, & l'invitoit aux Fêtes du renouvellement de la ſaiſon. Cette marque de diſtinction, peu ordinaire, flatta ſinguliérement Gloriole ;

elle se rendit au Palais de Souveraine, avec l'appareil le plus brillant qu'il lui fut possible, & comme Souveraine en parut très-occupée, elle fut accueillie par tout le monde, & fêtée on ne peut d'avantage ; au milieu de toute la satisfaction qu'elle en ressentoit, elle ne perdoit pas son projet de vue ; un soir que le bal étoit le plus animé, après avoir beaucoup dansé (car à la Cour de Souveraine, il y a des bals pour tous les âges) elle sortit, comme pour aller prendre des glaces, & voyant qu'on ne prenoit pas garde à elle, elle se glissa dans le petit appartement de Souveraine, pénétra jusqu'à son boudoir le plus intime.

Souveraine ne ſoupçonnant perſonne d'une pareille témérité, ne l'avoit pas fermé avec ſoin, Gloriole trouvant ſur une table le miroir de vérité, le plus précieux thréſor de la Féerie, elle ſe hâta de le conſulter. Elle y vit l'endroit où étoit Caillebotte, la route qu'il falloit tenir pour s'y rendre, & ſans chercher à en ſavoir d'avantage, elle ſortit avec précipitation de l'appartement & du Palais, ſe tranſporta tout de ſuite dans l'endroit où étoit Caillebotte, l'enchanta auſſi bien que ſon mari, y joignant l'impoſſibilité de détruire cet enchantement que par le mariage de Mirazeid avec l'homme du monde qu'elle haï-

roit le plus ; elle revint enſuite promptement au Palais de Souveraine, & finit le bal avec ce plaiſir cruel que la veangeance ſeule fait goûter à ceux qui s'y ſont abandonnés.

Comme Albiane devoit arriver le lendemain matin, Souveraine avant qu'elle parut, fit appeller Gloriole, s'enferma avec elle en particulier, & après l'avoir préparée à l'écouter par les marques d'amitié les plus engageantes, elle lui apprit toute l'hiſtoire de Caillebotte & ſon mariage avec le fils d'Albiane. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'elle vit Gloriole perdre véritablement connoiſſance, & avoir beſoin des

ſecours les plus prompts ; pendant que ſes femmes étoient autour de Gloriole, elle paſſa promptement dans ſon boudoir, elle apprit par le miroir de vérité tout ce qui s'étoit paſſé, & rentra dans la chambre l'indignation peinte ſur le viſage ; Gloriole qui avoit reprit ſes ſens, ſe proſterna à ſes pieds, & les yeux baignés de larmes lui fit l'aveu de ſa faute dont elle ſe trouvoit bien ſévérement punie par le malheur de ſa fille qu'elle alloit déſormais partager avec elle ; ſa douleur étoit ſi véritable, que Souveraine en fut touchée ; elle fit appeller Albiane, prit ce moment pour la reconcilier avec ſa ſœur, & ne pou-

vant détruire l'enchantement, elle leur promit d'apporter à ce malheur le reméde le plus efficace, lorsque le tems en seroit arrivé. J'ai tout lieu de croire que nous y sommes parvenus, & l'entreprise me paroît déja fort avancée.

Vous venez de me tenir, dit Zambeddin, un propos qui n'y est pas un grand acheminement. Quoi, dit la Poule, parce que je vous ai dit que l'époux de Mirazeid seroit l'homme qu'elle haïroit le plus! vous avez apparemment compté lui tourner la tête dès la premiere vue? je doute en ce cas que vous ayez consulté votre miroir; je me rends, dit Zambeddin,

la juſtice la plus ſévére, & je crois avoir droit de prétendre au moins à ſon eſtime & à ſon amitié ; pour ſon eſtime, dit la Poule, votre courage & votre généroſité vous l'aſſurent, mais il eſt très-poſſible d'eſtimer quelqu'un & de ne le pas trouver aimable. Oſerai-je, dit Zambeddin, vous faire une queſtion, & me répondrez-vous avec vérité ? Mon état, lui répondit la Poule, eſt un état de ſincérité, & il me ſeroit impoſſible de ne pas vous répondre juſte quand même j'en aurois le déſir. Eh bien ! dit Zembeddin, je voudrois ſavoir ſi Mirazeid a un amant ; je vais, repartit la Poule, vous mettre au fait de l'état de

ſon cœur. Il y a quelques mois qu'un jour dans l'apparement de Souveraine, Mirazeid apperçut un braſſelet de diamans de la plus grande beauté, elle le mit à ſon bras, pour le mieux conſiderer, & après en avoir admiré l'éclat, elle jetta les yeux ſur le portrait qui étoit au milieu ; cette curioſité étoit fort naturelle, & le portrait était très-propre à la ſatisfaire; c'étoit celui d'un jeune homme d'une taille élégante & de la figure la plus agréable. Mirazeid voulut au bout de quelques momens remettre le braſſelet où elle l'avoit pris, elle eut beau faire, il lui fut impoſſible de l'ôter de ſon bras. Après avoir fait plu-

sieurs tentatives inutiles dans le cours de la journée, il fallut, quelque fut son embarras, l'avouer à Souveraine qui lui dit en souriant que puisque le portrait se trouvoit si bien à son bras, il étoit tout simple qu'il y restât. Comment seroit-il possible de ne pas fixer souvent ses regards sur son brasselet, & comment voulez-vous qu'une figure charmante ne fasse pas à la fin quelque impression sur un jeune cœur? Mirazeid en vint à se persuader que ce portrait étoit celui du jeune Prince destiné à être son époux. La douceur de ses yeux annonce la candeur de son ame; son air noble & gracieux inspire en même

tems le respect & la confiance. Mirazeid s'est attachée à cette image, elle espéroit chaque jour qu'il viendroit entreprendre de délivrer Mirisaheb ; vous détruisez toutes ses espérances & vous devez croire qu'elle ne vous en sçaura pas bon gré. Il me reste une demande à vous faire, dit Zambeddin ; savez-vous, dit la Poule, que vous êtes questionneur comme un provincial ? n'importe, de quoi s'agit-il. De tout ce que vous venez de me dire ; je conclus dit Zambedin, que vous êtes Mirazeid & vous voudriez en vain me le nier ; je vous ai dit qu'il ne m'est pas permis de mentir. Je suis Mirazeid & si j'a-

vois prévu cette demande, j'aurois mis plus d'égards & de politeſſe dans mes réponſes. Je vous en diſpenſe, dit Zambeddin ; puiſque nous ſommes ſur le ton de nous parler ſans compliment, je vous dirai que Miriſaheb ne ſera point déſenchanté ſi vous ne reprenez votre figure naturelle avant votre mariage ; toutes les fois qu'il s'eſt préſenté quelqu'un dit la Poule, j'ai été obligée de prendre cette figure que j'ai quitté au moment où ils ont manqué leur entrepriſe ; tout comme il vous plaira, interrompit Zambeddin ; mais vous avez beau être belle poule d'argent, hupée, panachée, moirée, je ne vous épou-

ſerai point, ſi . . . Comme ils en étoient là, ils ſe trouverent dans un lieu où la plaine deſcendoit par une pente aſſez roide juſqu'au bord d'un lac immenſe qui s'offroit aux yeux de Zambeddin ; au milieu de ce lac étoit une iſle & dans cette iſle une tour d'argent. La Poule alors s'éleva bruſquement dans les airs & s'adreſſant à Zambeddin ; Prince, lui dit-elle, ſi vous étiez celui dont Mirazeid porte le portrait à ſon bras, je vous aurois apprris qu'il falloit me retenir, & m'obliger à vous indiquer la maniere de traverſer le lac ; vous avez eû tout le tems néceſſaire, vous ne l'avez pas fait; tirez vous-en comme vous pour-

rez, je vais rentrer dans la tour dont apparemment vous trouverez les moyens de me faire sortir; en achevant ces paroles, elle s'éleva d'un vol aussi rapide que le phœnix, Zambeddin qui la suivit des yeux, la vit rentrer dans la tour par la fenêtre du grenier.

Zambeddin demeura interdit assez long-tems : enfin Colibry le tirant par la manche : voilà, dit-il un manque de présence d'esprit, dont peut-être nous aurons bien lieu de nous repentir ; mais qu'y faire? on ne s'avise jamais de tout. Allons, reprit Zambeddin, descendons au bord du lac, nous prendrons conseil de l'occasion. Si cette Mirazeid avoit affaire à moi, dit

Colibry... cela me fait prendre les poules en averſion ; je mettrai dans le pot toutes celles que je rencontrerai. Que veux-tu, dit Zambeddin ? il faut ſouffrir ce qu'on ne peut empêcher ; c'eſt ce que me diſoit ma Nourrice. Cette Nourrice-là, reprit Colibry, vous a élevé toute ſeule ; vos gouverneurs vous ont volé votre argent. Plus de plaiſanterie, dit Zambeddin ; & tâchons de réparer mon imprudence. Deſcendu au bord du lac, le Prince commença à le parcourir des yeux, & à examiner s'il pourroit trouver quelque gué qui pût le conduire juſqu'à l'Iſle ; car de bateaux il ne s'en préſentoit aucun ; & la ſurface de l'eau ne paroiſſoit indiquer nulle

nulle part une profondeur moindre dans un endroit que dans un autre. L'impatience le gagnoit, & il étoit prêt de pouſſer au haſard ſon cheval dans le milieu de l'eau, lorſqu'il apperçut une belle carpe bleuë & or qui alloit & venoit, ſautoit en l'air, & faiſoit toutes les gentilleſſes dont une carpe eſt ſuſceptible. Zambeddin, attentif à profiter de tout, lui dit : belle carpe dorée, vous pourriez me rendre un grand ſervice ; ce ſeroit de m'indiquer une route pour parvenir dans l'Iſle. Elle ne lui répondit rien, parce que les carpes n'ont pas la parole en main comme les poules ; mais elle le regarda d'un petit air fin, & s'élançant d'une vingtaine

de pas, elle traça un sillon dans l'eau. Zambeddin la suivit aussitôt, malgré les représentations de Colibry qui mouroit de peur. La carpe s'avança & alla l'attendre à vingt autres pas. Zambeddin suivit encore ; enfin par bien des détours, la carpe le conduisit jusqu'à l'Isle & disparut aussitôt. Cette Isle étoit un jardin enchanté ; les fleurs & les fruits de toutes les saisons y étaloient les couleurs les plus brillantes, & y exhaloient les parfums les plus délicieux : l'avenue qui conduisoit à la tour, étoit formée par des palmiers d'une hauteur prodigieuse, & bordée par des bosquets charmans, séparés par des massifs de toute sorte de fleurs,

ornés de baſſins d'une eau argentée, & décorés de ſtatues du travail le plus exquis. Dans ces boſquets, on appelloit Zambeddin à tout moment : tantôt on lui propoſoit d'y faire ſa toilette, tantôt d'y prendre du chocolat; dans celui-ci de venir voir la répétition d'un ballet, dans celui-là d'acheter les portraits de tous les Princes qui avoient échoué dans leurs entrepriſes, avec l'hiſtoire de leurs vies & de leurs malheurs. Le Prince continua ſa route ſans s'arrêter, & parvint enfin à la vue de la tour. Les murailles en étoient de gaze d'argent, aſſez clair pour découvrir le jour à travers, mais pas aſſez pour diſtinguer les perſonnes dont

elle étoit remplie : un perron magnifique y servoit d'entrée, & présentoit un portail soutenu par des colonnes de cannetille d'argent : la porte paroissoit être de filigramme. Deux Géants presque aussi hauts que les murailles de la tour, & qui portoient chacun une massue d'argent, étoient de bout aux deux côtés du perron. Dès que Zambeddin parut, ils leverent chacun leur massue ; mais elles resterent suspendues. La vue de l'escarboucle que Zambeddin portoit à son doigt, quoiqu'elle perdit son éclat pendant le jour, leur ôta la force de lui nuire ; & il monta aussi tranquillement que si les Géans n'y eussent pas été. Arrivé à la porte,

il ne découvrit pas de ſerrure ; & ne voyant aucun autre moyen de l'ouvrir, il la toucha avec ſon eſcarboucle, qui ne produiſit pas l'effet qu'il avoit attendu. Ah ! dit le Prince, ſi le boiteux étoit ici, je ſuis sûr qu'il me ſeroit d'un grand ſecours. En même-tems, ayant tourné par haſard la tête, il l'apperçut qui ſe promenoit dans un boſquet voiſin : camarade boiteux, lui cria-t-il, viens un peu ici. Le boiteux accourut : comment ferons-nous, dit Zambeddin, pour entrer dans cette tour ? Ah ! Monſeigneur, dit le boiteux, vous le ſavez mieux que moi. Eh bien ! dit le Prince, prends ton couteau & fends moi cette porte en deux.

Le boiteux obéit, & il ouvrit la porte avec beaucoup de facilité. Où irai-je à préſent, dit Zambeddin? Vous le ſavez mieux que moi, répondit-il; & prenant ſes jambes à ſon cou, il diſparut comme la premiere fois. Zambeddin entra en même-tems dans la tour: ſa magnificence l'éblouit autant que ſon élégance le charma: c'étoit un ſallon oval, dont les colonnes étoient de filigramme d'argent, entourées de guirlandes de turquoiſes & de topaſes, ſéparées par des rideaux de moire bleuë & argent, rattachés par des nœuds de perles. Un grand nombre de Dames les plus belles du monde, toutes en grand habit, entouroient un trône im-

poſſible à dépeindre, ſur lequel Mirazeid en robe d'un drap d'argent brodée de perles, effaçoit toutes les autres par l'éclat d'une beauté à laquelle rien ne ſe peut comparer. Zambeddin s'approcha du trône avec reſpect, pour baiſer le bas de la robe de Mirazeid qui ne voulut pas le ſouffrir : mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'en levant les yeux, il reconnut Mirazeid pour l'original du portrait qui étoit ſur ſa boëte, & pour la jeune perſonne qu'il avoit protégée contre Tulipan ! Peu s'en fallut qu'à une vue ſi peu attendue, il ne perdit tout-à-fait l'uſage de ſes ſens ; mais à la joie que cette premiere ſurpriſe lui avoit cauſée, ſuccéda bientôt un

mouvement de douleur auſſi vif, en ſe rappellant qu'il étoit l'homme du monde qu'elle haïſſoit le plus. Ses ſentimens confondus lui ôterent pendant quelques momens l'uſage de la parole. Mirazeid ſurmontant le trouble qu'elle éprouvoit en préſence de Zambeddin, rompit le ſilence la premiere, ſi l'on peut appeller ainſi quelques mots prononcés trop bas pour être entendus, & auxquels Zambeddin ne put répondre qu'en balbutiant.

Au milieu de ce cercle brillant, parurent bientôt deux Ambaſſadeurs, qui après s'être communiqué leurs pouvoirs, venoient pour être les témoins de cette illuſtre alliance. Ils pre-

ſenterent au Prince & à la Princeſſe les lettres de leurs parens, & la cérémonie ſe fit tout de ſuite avec beaucoup de pompe, au bruit d'une multitude d'inſtrumens de toute eſpèce, qui avoient déja annoncés l'arrivée de Zambeddin & celle des Ambaſſadeurs. Un repas ſplendide fut ſervi preſque auſſitôt. Les Dames eurent l'honneur de manger à la table des deux époux, qui furent ſervis par les Ambaſſadeurs. Zambeddin fit tous les frais de la converſation avec plus d'agrémens & de liberté d'eſprit, qu'il ne devoit naturellement en avoir; il s'attira les ſuffrages de toute la Cour, qui

prit pour de l'embarras le ſilence & la triſteſſe de Mirazeid. Comme on alloit ſervir le caffé, le plafond s'ouvrit, il en ſortit un un aigle bleu qui plaça vis-à-vis la Princeſſe un coffret de criſtal de roche, monté en or, dans lequel paroiſſoit un breloquier de la plus grande magnificence. Mirazeid comprit aiſément qu'il falloit ouvrir le coffre, mais nulle part on n'y voyoit de ſerrure. Zambeddin, après l'avoir bien examiné, apperçut derriere une petit crochet, où il fourra la clef de ſa montre, & le coffret s'ouvrit auſſitôt; il en tira le breloquier, dont la richeſſe & l'élégance furent admirés de tout le

monde, & Mirazeid consentit à le mettre à son côté avec une peine secrette, d'être obligée de se parer de ce qui lui venoit de la main de Zambeddin; mais aussitôt il se fit entendre un grand bruit de tonnerre, la terre trembla, les murailles de gaze d'argent se retroussèrent en l'air en forme de pavillons; il fut libre à tous ceux qui y étoient tetenus de sortir de la tour, & Zambeddin ayant présenté la main à Mirazeid, lui aida à descendre le perron, tandis que le bruit des instrumens & les cris d'un peuple innombrable, annonçoient à l'Univers la fin de l'enchantement de Mizareid.

Il fut queſtion alors d'aller délivrer Miriſaheb, le Prince & la Princeſſe, étant montés enſemble dans une caleche de jardin, deux nains les conduiſirent à travers différens boſquets, où ſe trouvoient à chaque inſtant des groupes de Muſiciens & de danſeurs, qui ne pouvoient à peine les tirer de la rêverie où ils étoient plongés chacun de leur côté. Ils parvinrent enfin dans un dernier boſquet, où le nombreux cortege, qui les avoit accompagnés juſques-là, n'eut pas la liberté de pénétrer : les deux époux mirent pied à terre, &, dès qu'ils furent entrés, un lion terrible parut devant la porte pour défen-

dre le paſſage, qu'à cette vue perſonne ne fut tenté de forcer. Au fond du boſquet à droite, étoit un édifice de marbre noir ſoutenu par quatre colomnes, dont tous les ornemens étoient d'acier. Au milieu paroiſſoit une porte de métal, traverſée par une barre où pendoit un cadenat, le tout de l'acier le plus fin & le plus poli. Zambeddin après avoir examiné la ſerrure & le cadenat, ne voyant aucun moyen de l'ouvrir, s'aviſa d'appeller à ſon ſecours ſon camarade le boiteux. Il parut en effet, mais le lion qui gardoit l'entrée du boſquet, s'oppoſa à ſon paſſage. Il fut obligé de ſe retirer. Zambeddin, qui ne ſavoit quel

parti prendre, s'imagina enfin que le breloquier de Mirazeid pouvoit lui être de quelque ſecours, parce qu'il avoit pris garde que la tour ne s'étoit ouverte qu'au moment qu'elle l'avoit mis à ſon côté. Il lui propoſa d'en ouvrir les différens étuis qu'elle n'avoit pas eu la curioſité de parcourir, & en effet dès le premier qu'elle ouvrit, elle y trouva une clef d'acier qui parut à Zambeddin devoir être celle du cadenat. Il en fit l'expérience qui réuſſit à l'inſtant. On ouvrit un autre étui, & l'on y trouva la clef de la porte, ils entrerent ſans difficulté, & d'abord un perron de marbre noir ſe préſenta à leurs

yeux. Comme ils ne voyoient qu'un crépuſcule ténébreux dans lequel il eût été difficile de ſe conduire, Zambeddin pouſſa les deux battans de la porte. Dès qu'elle fut fermée, l'eſcarboucle répandit ſa lumiere accoutumée, & l'on put deſcendre ſans crainte d'accident, des murailles, & une voute de marbre noir furent d'abord la ſeule choſe qu'ils découvrirent. Etant parvenus au pied du perron, ils virent une longue avenue avec des portes à droite & à gauche. De ces portes, à chaque inſtant, ſortoient des ſpectres affreux, des monſtres épouventables qui rempliſſoient Mirazeid de terreur ; elle ſe jettoit ſans

ceſſe dans les bras de Zambeddin en pouſſant des cris douloureux; mais chaque fois qu'il tournoit l'eſcarboucle ſur les yeux de tout ce qui les venoit attaquer, les ſpectres prenoient la fuite, les monſtres tomboient privés de ſentimens. Ils parvinrent enfin vis-à-vis d'une porte, dont une flamme très-vive empêchoit le paſſage. Zambeddin ſe ſouvint alors qu'il avoit dans ſa poche une phiole d'eau précieuſe qu'une vieille lui avoit fort recommandée dans le commencement de ſes voyages : il en jetta quelques gouttes ſur le feu, & ils paſſerent auſſitôt. Mirazeid reconnut alors le lieu où elle étoit, ſon

cœur

cœur treſſaillit à la vue de la porte de l'endroit où ſes parens étoient enfermés : elle avoit eu quelquefois la permiſſion de l'ouvir ; la flamme que Zambeddin venoit de détruire s'oppoſant à ſon paſſage, ſi elle avoit voulu le franchir. Seigneur, dit-elle à Zambeddin, vous touchez au terme de votre entrepriſe ; je ſens une reconnoiſſance encore plus vive du ſervice que vous allez rendre à mes parens, que de celui que vous m'avez rendu à moi-même ; malgré cela, vous ſavez mes ſentimens ; je rougis, non de l'aveu que je vous en fais, mais de la honte de ne pouvoir les étouffer : attendez de moi tout ce

que le devoir en exige, & soyez sûr que si mes efforts pour triompher de mon cœur sont inutiles, les reproches secrets que je me ferai continuellement, me rendront la plus malheureuse personne de l'Univers. Zambeddin lui baisa la main en soupirant, il n'auroit pas eu le tems de lui répondre, quand même il l'auroit voulu; ils étoient à la porte du souterrein où étoit Miryſaheb; la Princesse tira de son breloquier cette troisieme clef, la porte s'ouvrit, l'escarboucle remplit le souterrein de la lumiere la plus brillante, & Myrisaheb parut à leurs yeux: il tenoit à la main sa guitarre & depuis qu'il étoit enchan-

té, il n'avoit ceſſé de jouer ſur un livre de romances qu'il avoit vis-à-vis de lui. Caillebotte s'occupoit en l'écoutant, à faire avec une grande patience une partie de Wiſch, à laquelle elle n'avoit encore pû réuſſir. Tous les Princes, qui avoient tenté l'aventure, ſe creuſoient l'eſprit pour parodie, les airs que Myriſaheb jouoit ſur la guitarre, & Tulipan depuis ſon arrivée, étoit occupée à chercher une rime à *ramage*, ſans avoir encore pû la trouver. On peut juger de la joie mutuelle qu'ils eurent tous à ſe revoir. Myriſaheb, après avoir embraſſé ſa fille, ſe jetta aux genoux de ſon libérateur : Caille-

botte en fit de même, & il ne fut plus queſtion que de ſortir en hâte du ſouterrein. Il reſtoit au breloquier de Mirazeid un dernier étui qui contenoit encore une clef, &, tandis que Tulipan & ſes camarades s'épuiſoient en complimens & en remercimens pour Zambeddin, il ſongeoit à quoi elle devoit être employée. Une porte qui ſe trouva à ſa gauen ſortant du ſouterrein, lui parut devoir être deſtinée à la recevoir. Cette porte s'ouvrit effectivement, elle conduiſoit par un chemin aſſez court à un perron de marbre granite, par où, étant tous montés, ils ſe trouverent dans le Palais de l'Eſcarboucle au

pied du trône du dragon; le tonnerre, les éclairs & le bruit des instrumens annoncerent la fin de l'enchantement de Myrisaheb. On peut juger quelle fut sa joie & celle de Caillebotte, lorsqu'ils virent la lumiere du jour dont ils avoient été privés si long-tems.

Tulipan & ses Collegues, qui ne jouoient pas là le beau rôle, voyant leurs chevaux dans la campagne, sortirent avec précipitation, & s'éloignerent sans presque être apperçus, parce que toute l'attention se tourna vers Albiane qui entroit, suivie du pere de Zambeddin. On peut s'imaginer ce qui se passa à cette entrevue. Il fallut enfin sor-

tir du salon pour se rendre à la Cour de Souveraine où ils étoient tous attendus. Désormais la sortie n'en étoit plus difficile ; Zambebddin présenta la main à Mirazeid, & dès qu'ils eurent descendu les degrés ; belle Princesse, lui dit-il, le don de votre cœur auroit été pour moi le comble de la félicité. Le Ciel ne m'y a pas destiné, mais il me permet du moins la satisfaction de pouvoir contribuer à votre bonheur, puisque vous ne pouvez être heureuse avec moi, soyez-le avec un autre, vous êtes libre ; je vous remets la foi que vous m'aviez donnée ; j'ai dû l'accepter pour détruire ces enchantemens, & n'ai pas osé vous

dire plûtot, que vous etiez la maîtreſſe d'en diſpoſer; les ſentimens que ce ſacrifice fait renaître dans votre cœur, me ſemblent encore un aſſez beau partage. Prince, lui répondit Mirazeid, je ſens combien vous êtes digne de ce cœur qui ſe refuſe à vous malgré moi, mais s'il m'eſt permis.... En ce moment Albiane & Caillebotte appellerent Mirazeid, monterent avec elle & le pere de Zambeddin dans un même char qui s'eleva dans les airs à la vue de Zambeddin qui regagna triſtement ſon cabriolet. Mirazeid prit peu de part à la converſation de ſes parens, ce n'étoit pas qu'elle ne fût ſenſible à la joie de les voir déli-

vrés de la peine où ils avoient été si long-tems. Son visage même portoit l'impression du plaisir pur que goûtoient ces heureux époux, mais les dernieres paroles que venoit de lui dire Zambeddin, lui donnoient beaucoup à penser; elle fut enchantée que sa réponse eut été interrompue, & véritablement, elle ne savoit pas comment l'achever. Ses sentimens pour l'objet secret de sa tendresse, étoient toujours les mêmes, mais cet objet la méritoit-il? Etoit-elle même assurée de son existence, & pouvoit-elle sur la foi d'un portrait briser des nœuds qui l'unissoient avec l'homme du monde qui méritoit le mieux son attachement

& qui avoit fait de ſi grandes choſes pour l'obtenir ; d'un autre côté l'averſion inſurmontable qu'elle avoit pour Zambeddin, lui faiſoit paroître bien doux le conſentement qu'il avoit donné à la rupture de leur union. Elle auroit eu beſoin de conſeil, mais à qui en demander qu'aux perſonnes les plus prévenues en faveur de Zambeddin & en préſence même de ſon pere? Elle n'avoit qu'un moment pour ſe déterminer ; ils arrivoient à la Cour de Souveraine : il falloit lui être préſentée comme la Princeſſe de l'Iſle des Poupelins , ou inſtruire tout l'univers d'un ſecret qu'elle ne ſe ſentoit pas la force de réveler. Enfin , ſe dit-elle à elle

même, je vois qu'il faut immoler mon bonheur à ma gloire ; l'intérêt de ma famille, ma reconoissance & celle de mes parens, exigent que j'étouffe une paſſion malheureuſe & peut-être ridicule. Les réflexions de Mirazeid étoient à peine achevées, lorſque le char arriva au Palais de Souveraine. On les fit tous entrer dans l'appartement ſecret de la Fée, où Gloriole ſe rendit un moment après. L'entrevue fut auſſi tendre qu'elle le devoit être, & tout ſe paſſa très-bien. Gloriole eut même une petite ſatisfaction qui ne contribua pas peu à lui rendre toute ſa belle humeur ; c'eſt que, lorſqu'il fut queſtion d'aller ſouper, Mirazeid

attendu la dignité du Prince ſon époux, paſſa ſans difficulté la premiere après toutes les Fées ; on imagine bien que Gloriole y prit garde.

Zambeddin étoit ſeul, & étoit monté triſtement dans ſon cabriolet, incertain de ſa deſtinée, mais très-déterminé à préférer à ſon bonheur celui de Mirazeid ; il étoit ſi abſorbé dans ſes réflexions, qu'il ne prit pas garde que ſon cheval avoit tourné & étoit entré de lui-même dans une cour entourée de pluſieurs bâtimens aſſez ſimples, & ſans aucune eſpece de ſymétrie ; il ne revint à lui que lorſque ſon cheval s'arrêta, & que les gens de la mai-

ſon lui propoſerent de deſcendre.

Il demanda où il étoit, & on lui répondit qu'il étoit dans la maiſon de Robuſtin, magazinier général de l'empire des Fées ; une femme extrêmement petite, mince & bourgeonnée, lui offrit de ſe repoſer, & d'entrer dans un appartement où rien ne lui manqueroit ; qu'elle ne tenoit pas d'auberge, mais qu'elle ſeroit très-flattée qu'il voulût accepter un logement & un ſouper, les meilleurs qui lui ſeroit poſſible. Zambeddin reçut cet offre avec beaucoup de politeſſe, & comme il commençoit à être tard, il entra tout de ſuite dans la maiſon. La porte de la cuiſine étoit ouverte.

Le Prince y entra par hazard, & fut très-étonné de voir sur le feu une marmite qui avoit peut-être sept ou huit pieds de haut. C'est, lui dit la Maîtresse; pour faire la soupe de tous mes ouvriers; il faut, dit Zambeddin, qu'il soient en grand nombre, aussi sont-ils, répondit-elle, & de toutes les espèces. C'est une des curiosités de ma maison; & si, en attendant que votre souper soit prêt, ce spectacle pouvoit vous amuser... Vous me ferez plaisir, dit Zambeddin, de m'y faire conduire. Cadet, cria aussi-tôt la Maîtresse, où es-tu? Viens, mon petit. C'est, continua-t-elle, le plus jeune de mes enfans; il vous mettra au fait,

car il eſt très aviſé pour ſon âge. Que voulez-vous, Maman, répondit une petite voix? Va, dit-elle, mon petit, conduire ces Meſſieurs dans l'attelier, & mene-les par-tout. Cadet parut; vous le trouverez peut-être un peu grand pour ſon âge, il n'a encore que dix ans, (effectivement il avoit déjà ſept pieds & demi) mais il fera mentir le proverbe qui dit, que mauvaiſe herbe croît toujours, n'eſt-ce pas mon petit? Cadet Robuſtin ſe mit en route, ſuivi de Zambeddin & de Colibry; il ouvrit une petite porte qui étoit dans le coin de la cour, & le Prince fut très-ſurpris de ſe trouver dans un ſuperbe Périſtile de

marbre blanc, qui entouroit un jardin de fleurs, au milieu duquel étoit un baſſin d'eau jailliſſante. La galerie couverte, que formoit ce Periſtile, ſervoit à donner jour à un grand nombre de boutiques & d'atteliers de toute eſpèce, toutes fort éclairées, & où l'on travailloit avec beaucoup d'activité. La premiere boutique où Zambeddin entra, après s'être un peu promené, fut celle d'une marchande de modes, où beaucoup d'ouvrieres paroiſſoient occupées. Zambeddin par forme de converſation, demanda ce qu'elles faiſoient. Ce ſont, lui répondit une très-jolie ouvriere à qui il s'étoit adreſſé, des parures pour la Prin-

ceſſe Mirazeid, dont la nôce ſe fait aujourd'hui; & qui épouſe cette Princeſſe, dit Zambeddin? Un Prince très-aimable, répondit l'ouvriere, dont je ne puis vous dire le nom; mais comme toute cette nôce ſe fait ici, vous pourrez l'apprendre dans les autres boutiques. Zambeddin paſſa delà dans celle d'un tailleur qui coupoit un habit pour homme, de l'étoffe du monde la plus agréable. Zambeddin l'interrogea, il répondit que c'étoit un habit deſtiné pour le Prince Zambeddin. Eſt-ce vous, lui dit le Prince, qui avez pris la meſure. Cela n'eſt pas néceſſaire, répondit le tailleur; on m'a envoyé un de ſes habits

pour modèle, & je ſuis bien perſuadé qu'il n'y aura pas à retoucher à ceux que je fais; mais il faut avouer que je n'y ai pas grand mérite; c'eſt la taille la plus belle & la plus réguliere dont on ait jamais oui parler. Zambeddin ſortit en riant, auſſi bien que Colibry, & paſſa chez un brodeur qui achevoit une guirlande de roſes, entrelaſſées autour d'une baguette d'or, dont la délicateſſe égaloit la magnificence; mon épouſe, dit le brodeur, travaille un Doliman, dans le même goût, pour la Princeſſe, & j'attends qu'on m'apporte desagraffes de diamans que je dois y attacher; ce ſont des habits de nôce, & il faut que

je les livre avant deux heures d'ici. Zambeddin paſſa ſucceſſivement chez tous les différens ouvriers, dont on doit avoir beſoin dans les préparatifs de Mariage ; tout y étoit riche & élégant, & ſervoit également à embaraſſer Zambeddin. Il ſortoit de chez un peintre qu'il avoit vu travailler au portrait de Mirazeid, & ſe rapprochoit de la porte par laquelle il avoit paſſé pour entrer, lorſque Cadet l'arrêta, en lui montrant l'attelier d'un fondeur, d'un doreur & d'un ſculpteur, réunis pour une ſtatue de bronze, dont les différentes piéces étoient placées ſur différentes enclumes. A quel ouvrage êtes-vous occupés, leur

dit Zambeddin? A une ſtatue de bronze, répondit le ſculpteur, pour être placée dans un Palais, qu'on nous a dit s'appeller le Palais de l'Eſcarboucle; elle ſera dorée & d'un travaille exquis. En même tems les ouvriers frapperent à grands coups de marteaux, chacun ſur l'objet de leur travail, & dans l'inſtant Zambedin ſentit dans tout ſon corps des douleurs horribles; il lui ſembloit recevoir tous les coups de marteaux qui tomboient ſur le bronze, & ne pouvant réſiſter aux maux qu'il ſentoit dans le corps & dans ſa jambe torſe, il ſortit, s'appuyant ſur le bras de Colibry, rentra le plus promptement qu'il lui fut

poſſible dans la maiſon. Qu'avez-vous lui dit Robuſtine? Vous êtes pâle, vous paroiſſez changé : je n'en puis plus, répondit Zambeddin, je ſens des douleurs affreuſes, & il me ſemble compter ſur mon corps tous les coup de marteaux que vous entendez d'ici. Ce n'eſt rien que cela, répondit-elle, c'eſt l'écho qui retentit ſur vous, & qui, au lieu de vous faire du bruit, vous fait du mal. Cadet, apportes-moi une bouteille de vin de Rota. Le Prince en but un grand verre, & dans l'inſtant ſe trouva ſoulagé; mais malgré cela, très-foible. Il ſe fit conduire à ſa chambre, & ſe mit ſur ſon lit, en attendant l'heure du ſouper. Coli-

bry après l'avoir deshabillé, déſcendit dans la cour pour ſe promener au clair de la Lune. Comme ſon maître n'appelloit pas, la faim commença à le travailler; il demanda à Cadet qu'il vit paſſer, s'il pourroit lui donner quelque choſe à manger. Cadet répondit que cela étoit très-aiſé, & qu'il alloit chercher une cuilliere à pot, pour lui tirer quelque choſe de la marmitte. Zambeddin, couché dans une petite chambre très-propre, meublée d'une jolie toile d'orange, dormit environ deux heures ſur un lit excellent. Il pouvoit être onze heures quand il s'éveilla, il ſe trouvoit encore un peu fatigué, il voulut appel-

ler Colibry pour demander à ſouper, il paſſa dans une chambre à côté de la ſienne, il n'y faiſoit pas bien clair; cette chambre étoit au-deſſus de la cuiſine, & y communiquoit par une trape directement au deſſus de la grande marmite. Le Prince qui ne le ſçavoit pas, avança ſans précaution, la trape n'étoit pas arrêtée, il tomba dans la marmite & ſe trouva dans le bouillon juſqu'au col. Il eut beau crier, perſonne n'étoit dans la cuiſine, on ne l'entendit pas Il étoit fort en peine parcequ'il avoit peur que la marmite ne vint à boullir, & les bords étoient trop hauts pour qu'il pût en ſortir. Comme il étoit dans cette perplexité, Ca-

det Robuſtin entra, tenant dans ſa main une cuilliere à pot de ſa hauteur, & l'ayant fourrée dans la marmite, il en tira Zambeddin fort aiſe d'être dehors, mais cependant grondant & témoignant aſſez d'humeur. Robuſtine, qui étoit à la porte, demanda aſſez haut ce que c'étoit, Zambeddin ſortit tout en colere. Robuſtine crut par politeſſe devoir gronder ſon enfant. Eh! bien, dit Cadet, voilà bien des raiſons; eſt-ce parce qu'il a été un peu dans la graiſſe? il n'y a qu'à le laver, il n'eſt pas difficile d'y rémédier. En même tems ayant ſaiſi Zambeddin par ſa jambe torſe, il lui fit faire deux ou trois tours en lair en la

détortillant & le jettant avec force, l'envoya à cent pas de là dans un grand baſſin rond qui ſervoit d'abbreuvoir aux bêtes de charge de la maiſon. Colibry ayant voulu dire ſon avis, il y fut jetté de même ; tous deux tomberent dans l'abbreuvoir, Colibry évanoui de peur & Zambeddin qui d'abord avoit jetté des cris horribles, privé de ſentiment par la force de la douleur qu'il avoit reſſentie.

Colibry revint à lui aſſez promptement & fut très-étonné de ſe trouver vis-à-vis d'une fenêtre dans un petit cabinet de bains très-joli, où Zambeddin étoit couché dans une baignoire fort élégante. Le Prince revint à lui quelques

tems

tems après ; Colibry le fit sortir du bain, & le voyant à moitié endormi, il l'aida à se coucher dans un lit qui étoit auprès. Environ une heure ensuite, Zambeddin se réveilla tout-à-fait & s'habilla au clair de la lune, sans trop prendre garde à l'habit qu'il mettoit & sortit précipitamment du cabinet pour aller s'éclaircir du lieu où il étoit. Seigneur, lui dit Colibry, je ne sçais à qui vous en avez, mais vous marchez si vîte qu'il m'est impossible de vous suivre. C'est, dit Zambeddin, que j'ai très-grand froid, & pour achever de nous réchauffer, voyons qui arrivera le premier à la grille qui termine cette allée : il se mit en même tems à courir

avec tant de légereté que Colibry pour le joindre eut beſoin du tems qu'il mit à ouvrir la grille. Il ſe trouva alors dans une cour où à la clarté de quantité de flambeaux que tenoient des domeſtiques, il vit les équipages de preſque toutes les Fées rangés avec beaucoup d'ordre. Il traverſa la cour & ayant monté un perron : Seigneur, lui dit un homme qui étoit en haut, vous ne pouvez entrer au bal ſans être en habit de maſque, & ſi vous n'en avez point, je vais vous ouvrir une chambre où vous trouverez tout ce qui vous eſt néceſſaire. Zambeddin le remercia & entra avec colibry pour ſe maſquer. La ſurpriſe de l'un & l'autre

fut grande lorſqu'ils s'apperçurent que Zambeddin n'avoit plus ſa jambe torſe, & enſuite que ſes deux boſſes avoient diſparu, & qu'il avoit la plus belle taill du monde. Je m'en étois douté, lui dit Colibry, & j'ai penſé vous le dire en vous voyant courir dans le jardin, mais il vous arrive des choſes ſi extraordinaires.... Tais-toi, lui dit Zambeddin, donnes-moi mon maſque, & vas m'attendre à la porte. J'augure bien de tout ceci, mais certainement nous ne ſommes pas au bout de nos aventures. Il entra dans le bal, jamais il ne s'en étoit vu de ſi beau. La Fée Souveraine avoit déployé tout ſon ſçavoir & toute ſa puiſſance

pour le rendre auſſi agréable que magnifique. Les feſtons de perles & de diamans y étoient multipliés à l'infini ; mais dans un ordre & une ſymétrie ſi élégante, que le goût étoit infiniment au deſſus de la richeſſe. Les Fées & les Princes de leurs familles étoient les ſeules perſonnes admiſes dans ce bal. La ſalle étoit aſſez grande pour que l'on pût former pluſieurs danſes au ſon d'une muſique voluptueuſe : & quoique les différens orcheſtres jouaſſent chacun leurs airs particuliers, ceux qui étoient à portée d'en entendre pluſieurs à la fois, ne laiſſoient pas d'être encore ſatisfaits de l'union agréable quoique bizare de ces différentes harmonies. Zam-

beddin étoit à peine entré dans le bal avec un domino blanc fort bien arrangé, que Brébiane vint le prendre à danſer, une des fantaiſies de Zambeddin dans ſon enfance avoit été de prendre des leçons de danſe, mais en cachette, parce qu'il en ſentoit le ridicule. Toutes les fois qu'il étoit au bal, il examinoit avec grande attention les pas que chacun formoit, enſorte que dès la premiere fois, il ſe trouva en état de s'en bien tirer: ce qu'il auroit peut-être fait tout auſſi bien quand même il n'eût jamais pris de leçons, puiſque les gens de qualité ſçavent tout ſans rien apprendre. Quoi qu'il en ſoit, il danſa fort bien, la beauté & la régularité de

ſa taille attirerent tous les regards; & comme c'étoit à lui à prendre, il alla faire une révérence de très-bonne grace à Mirazeid & lui propoſa une périgourdine; il danſa enſuite pluſieurs contredanſes le plus ſouvent qu'il pouvoit avec Mirazeid, toutes ſi bien & de ſi bonne grace, qu'enfin il fut impoſſible à la Princeſſe de réſiſter à la curioſité de le connoitre, perſonne n'ayant pû le lui nommer, elle prit le moment qu'ils gardoient leurs places pour une contredanſe pour lui demander ſon nom: je ſuis, lui dit-il, l'original du portrait que vous avez au bras: Mirazeid à ce diſcours changea de couleur: peut-être les anciennes Fées qui étoient dans

les loges s'en apperçurent-elles, pour la jeuneſſe qui étoit en bas, comme chacun étoit occupé de ſon objet, il eſt à croire qu'ils n'en virent rien. La contredanſe commença, Mirazeid étoit ſi troublée qu'elle ne ſçavoit plus ce qu'elle faiſoit ; Zambeddin qui n'étoit pas ſatisfait du ſujet de ſon inquiétude, n'avoit gueres l'eſprit plus préſent : Mirazeid en finiſſant, le pria de ne plus approcher d'elle, parce qu'elle ne vouloit plus danſer avec lui. Il eut été fort aiſe alors de ſe repoſer, mais il étoit du bon air que toutes les belles danſeuſes le priſſent tour-à-tour, & il n'eut pas un moment de relâche : cependant on vint lui dire que Mirazeid

le demandoit pour une contredanse, cela n'étoit pas vrai, elle étoit passée dans un cabinet pour s'y habiller à la maniere des anciens Persans, ce que l'on appelloit collet monté à la persanne, il devoit y avoir huit Dames & autant de Cavaliers. Le hazard fit qu'il en manquoit un, tous d'un commun accord jetterent les yeux sur le Domino blanc, & on l'envoya chercher de la part de Mirazeid, quoique ce ne fut pas par son ordre.

Zambeddin étant entré dans un cabinet, il y trouva l'habit du monde le plus galant, auquel il avoit vu travailler chez Robustin. On lui dit qu'il falloit quitter son masque, parce que toutes les personnes

nes du quadrille étoient gens connus & qui n'avoient aucun intérêt à se déguiser, & comme les femmes étoient toutes extrêmement jolies, elles y auroient eu du désavantage. Le Prince qui avoit prodigieusement dansé, avoit excessivement chaud ; il fut ravi de cette occasion de respirer plus à son aise, mais quand il voulut ôter son masque, cela lui fut impossible, il avoit tellement fait corps avec son visage, qu'après plusieurs efforts, Zambeddin ne put jamais l'en détacher ; comme il étoit dans cet embarras & qu'on le pressoit de venir trouver le reste de la compagnie, il trouva par hazard dans

ſa poche la phiole dont il avoit fait uſage dans le ſouterrein pour éteindre le feu. Il en frotta les bords de ſon maſque & s'apperçut avec plaiſir qu'il réuſſiſſoit à merveille ; le maſque ſe détacha, mais à la vérité il entraîna avec lui toute la premiere peau. Zambeddin n'y étoit pas fort attaché, parce qu'aſſurément elle n'étoit pas belle, & ayant achevé de ſe frotter le viſage avec le reſte de ſa liqueur, il ſe trouva en un moment rafraîchi & repoſé. Il courut à la chambre où toute la quadrille s'étoit raſſemblée, & entrant en face d'une glace, il ne s'y reconnut pas lui-même. Mirazeid, qui

l'apperçut, demanda son nom à Loupian & à Brébiane qui ne le reconnurent pas non plus, mais presque toutes les autres personnes qui avoient vu son portrait chez Souveraine, s'écrierent que c'étoit le Prince de l'Isle des Poupelins : c'étoit l'original du portrait que Mirazeid avoit au bras, & Zambeddin qui avoit voulu faire une plaisanterie pendant le bal, n'avoit pas compté si bien dire. Mirazeid dans ce moment vit clair dans son cœur, elle s'avança vers lui en lui disant, ah ! cher époux..... Il y avoit trop de monde pour en dire davantage : Zambeddin lui baisa la main en la re-

gardant tendrement, leurs cœurs s'entendirent, & ils furent heureux.

La quadrille entra dans le bal où elle fut ſingulierement applaudie, Souveraine fit compliment aux nouveaux époux, & leur dit que depuis la naiſſance de Mirazeid, elle avoit préparé tous les événemens de leurs vies. Ils ſçurent dans la ſuite que le boiteux n'étoit autre que Loupian, que la carpe étoit Brébiane. Toutes les perſonnes qu'ils avoient rencontrées étoient les différentes Fées qui les protégeoient. Les fêtes de leur mariage continuerent & furent les plus brillantes qu'on eût

jamais vues. Ils régnerent longtems dans une fécilité parfaite, & ceux qui se destinent à voyager dans l'Empire des Fées, doivent s'attendre à trouver encore aujourd'hui leurs postérités sur le trône.

*FIN.*

## *APPROBATION.*

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé : *ZAMBEDDIN, Histoire Orientale*, & j'y ai trouvé ce que les Lecteurs désirent le plus dans les Ouvrages de ce genre, beaucoup d'imagination & de gayeté. Au Buisson le 9 Juin 1767.

REMOND DE SAINTE ALBINE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due